2,70 € *Première édition.* Nº 13412

LUNDI 19 AOÛT 2024

www.liberation.fr

Libération

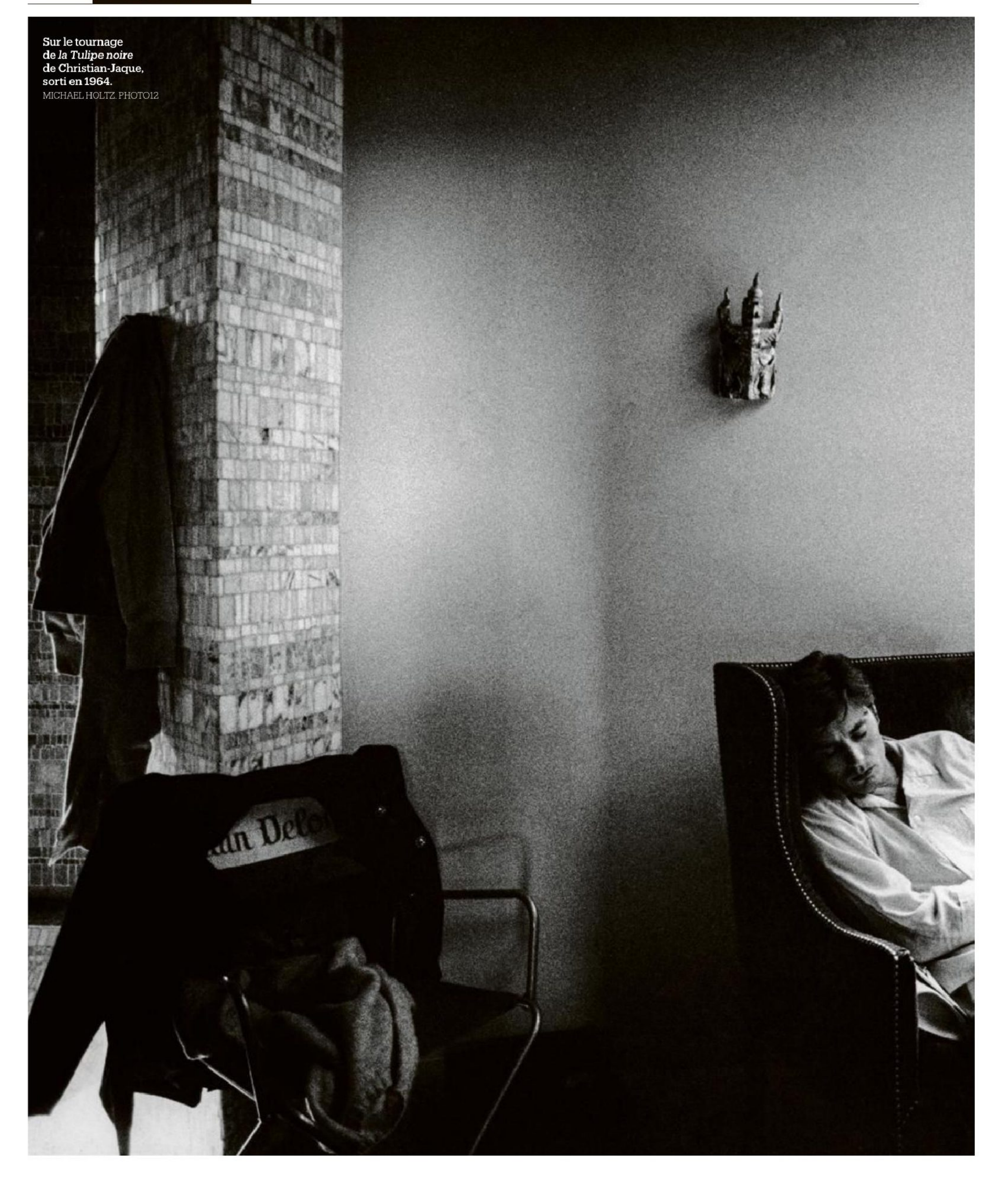
Alain Delon, en 1968. PHOTO JEAN-PIERRE BONNOTTE. GAMMA RAPHO



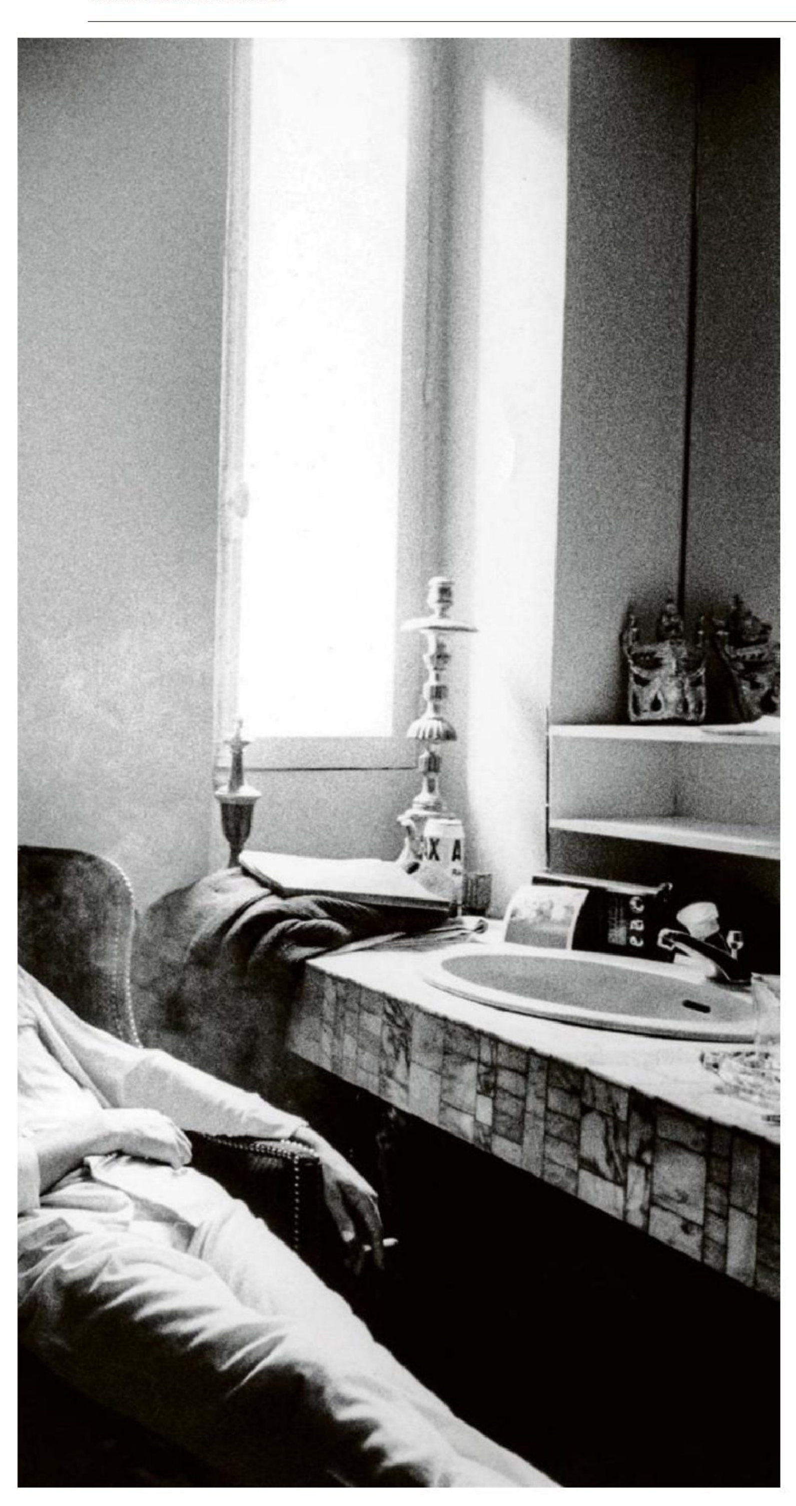
DELON PLEIN SOMMEIL



IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie **1,80 €**, Allemagne **3,20 €**, Andorre **3,20 €**, Belgique **2,70 €**, Canada **5,30 $**, DOM **3,20 €**, Espagne **3,20 €**, Etats-Unis **5,20 $**, Grande-Bretagne **2,90 £**, Grèce **3,20 €**, Italie **3,20 €**, Liban **7800 LBP**, Luxembourg **2,70 €**, Maroc **29 Dh**, Pays-Bas **3,20 €**, Portugal (continental) **3,60 €**, Suisse **3,60 FS**, Suisse alémanique **3,60 FS**, Tunisie **8,70 DT**, Zone CFA **2600 CFA**.



Sur le tournage de *la Tulipe noire* de Christian-Jaque, sorti en 1964.
MICHAEL HOLTZ. PHOTO12



ÉDITORIAL

Par **DIDIER PÉRON**

Magnétisme

Delon, c'est Dark Vador qui aurait joué le baron de Charlus (dans *Un amour de Swann* de Volker Schlöndorff, un paradoxe de plus pour celui qui jugeait l'homosexualité *«contre nature»*) ou Chateaubriand lu avec un 357 Magnum dans la ceinture du jean, la rencontre risquée d'un trop-plein et d'un vide, un destin saturé de réciprocités cruciales avec quelques cinéastes majeurs, de coups du sort, de triple épaisseur de mystères, de démesure, de passions amoureuses (il demeurera inconsolable à jamais de la mort de Romy Schneider, puis de Mireille Darc) qu'une faille existentielle, une déperdition d'être jamais comblée depuis l'enfance du fils unique abandonné, menace à tout instant de ruiner, transmuant le faste en tas de cendre froide. Delon entre palais en Sicile et cellule à Fresnes, non l'un ou l'autre mais les deux superposés, désirables et mortels comme l'aura été à chaque étape de sa carrière le court-circuit qu'il semblait provoquer entre la gloire et la hantise de la relégation.

«Il n'y a pas de plus grande solitude que celle du samouraï, si ce n'est celle du tigre dans la jungle.» Cette phrase attribuée au code moral des guerriers japonais (le bushido) est en fait une invention de Jean-Pierre Melville que l'on peut lire en ouverture du *Samouraï*, premier film qu'il tourne avec Delon, polar où la figure du tueur à gages est revisitée en ascète urbain robotique à l'insondable mélancolie. Mais d'autres rôles tels que Ripley dans *Plein Soleil* de René Clément, le dépressif blême dans les brumes du *Professeur* de Valerio Zurlini – de son propre aveu un de ses films favoris – ou la trajectoire horrifiée de M. Klein chez Losey, dans un Paris nazi rappellent, après les prestations où il n'est que fougue, sourires carnassiers et attitudes bravaches, l'ombre constamment portée d'un noir soleil intérieur.

«C'est un accident, ce que je suis, alors il faut que je l'assume. J'ai été placé sur une orbite et il faut que j'y reste et que j'y sois», disait-il. De l'enfance transbahutée, de l'apprentissage en boucherie-charcuterie, de l'armée en période de guerres coloniales aux petits trafics avec la pègre de Pigalle, le jeune homme qui ne sait pas où il va et craint chaque jour de n'être rien se révèle par le regard des autres en pure présence presque aveuglante, bloc de magnétisme de beau ténébreux aux yeux bleu banquise, maniant avec la même maestria l'aisance sexy du jeune premier et le charisme profond du comédien roué.

On l'a souvent comparé à Belmondo, la paire de stars viriles ayant dilapidé leur crédibilité de première carrière avec des grands auteurs en séries de nanars à rouflaquettes (ils jouent ensemble dans *Borsalino* de Jacques Deray), mais aussi pour marquer les différences entre le pétaradant Bébel et l'ombrageux Delon, le vif et l'inconsolé. Contrairement à Belmondo, Delon rate la Nouvelle Vague. Il est approché par Truffaut, mais il n'y aura pas de suite, et quand Godard le fait tourner dans *Nouvelle Vague* justement, en 1990, la star est déjà sur le retour ou en gestion d'un lent déclin. A Cannes, Godard explique avoir voulu le filmer parce que l'acteur *«est quelqu'un qui porte sa propre tragédie en lui»*, et d'ailleurs, dans une scène, Delon est filmé en gros plan et une voix lui demande : *«Qu'est-ce que tu fais là ?»* Sa réponse : *«Je fais pitié.»*

La star mal conseillée ruinera ce retour en grâce paradoxal par le truchement du pape de l'avant-garde en acceptant de jouer sept ans plus tard dans *le Jour et la Nuit* de Bernard-Henri Lévy, devenu culte comme l'un des films les plus ridicules jamais tournés. Mais au fond c'est logique de toujours chercher à se rendre mal aimable, louche à force d'amitiés absurdes avec Le Pen ou des repris de justice défendus mordicus en dépit de lourdes condamnations (avec le boxer Carlos Monzón notamment, envoyé en taule pour avoir défenestré sa femme). Le cocktail de misanthropie et d'extravagance qui l'ont poussé à ne rien faire comme les autres, à se rendre inaccessible par choix, calcul ou fatalité constitutive, il a en vain cherché à le coucher par écrit pour un livre bilan dont seul le titre qu'il s'était choisi sera parvenu à émerger hors du magma et de l'oubli, de son ambition lasse, citation des *Mémoire de guerre* de De Gaulle et dernière larme de solvant libérateur face à la mort: «l'Insignifiance des choses».

Alain Delon en large


Dans *le Samouraï* (1967), de Jean-Pierre Melville, Delon devient tueur


Avec Romy Schneider dans *la Piscine* (1969). PHOTO CHRISTOPHEL.SNC.

DISPARITION

Figure tutélaire du cinéma, symbole d'une masculinité ombrageuse, l'acteur au charisme fou a enchaîné les chefs-d'œuvre au long d'une carrière traversée par les thèmes de l'identité et de la dualité. Il est mort dimanche à 88 ans.

Par
NATHALIE DRAY

On avait fini par le croire immortel. Il nous avait pourtant prévenus: *«Un héros doit toujours savoir mourir.»* Et lui, à l'évidence, il savait. A 14 ans, déjà, petite gouape élégante dans un court métrage amateur, *le Rapt* (1949), réalisé par le père d'un copain avec une caméra Super 8, il s'effondrait, fauché par une balle, la main sur le cœur. Raflé, supplicié et martyr. D'instinct, il connaissait les gestes. Etait-il déjà mort? En tout cas, il en avait le don. Visage juvénile et offert d'une pâleur si gracile que les bords vaporeux du cadre, tout frémissants de blancheur, semblaient s'en émouvoir. Le film ne dure que quelques secondes, juste le temps de le voir mourir. A peine apparu déjà disparu. Un éclair aimanté par les ombres mais promis à la lumière. Tout Delon y fulgurait déjà: les ténèbres et la grâce, la science innée du mouvement et une présence si dévorante qu'elle en éclipse tout le reste. Jusqu'à dimanche et l'annonce de sa mort, à 88 ans, par ses trois enfants auprès de l'AFP: *«Alain-Fabien, Anouchka, Anthony, ainsi que [son chien] Loubo, ont l'immense chagrin d'annoncer le départ de leur père. Il s'est éteint sereinement dans sa maison de Douchy, entouré de ses trois enfants et des siens. […] Sa famille vous prie de bien vouloir respecter son intimité, dans ce moment de deuil extrêmement douloureux.»*

Ce tout premier échange avec la caméra, dont il n'avait jamais spécialement désiré la rencontre, laissant ses pas et sa turbulente jeunesse le porter ailleurs en se débrouillant pour que le temps passe, allait augurer tant et tant d'autres morts, une fois le cinéma venu à lui *«par accident»*. De mémoire, 27. Faut-il les énumérer toutes? Laissons-les nous assaillir en flashs: flingué gants blancs sur la poitrine dans *le Samouraï*, caressant un chat dans *Scorpio*, guillotiné dans *Deux Hommes dans la ville*, pendu dans *la Tulipe noire*, poignardé dans *Traitement de choc*, terrassé par une crise cardiaque dans *l'Homme pressé*, crucifié d'une rafale dans *la Veuve Couderc* et *le Cercle rouge*, abattu sur les remparts du fort Boyard dans *les Aventuriers* ou sur un terrain vague dans *le Clan des Siciliens*, à bout portant devant la télé dans *Attention, les enfants regardent*, trahi au moment où il s'y attendait le moins dans *les Grands Fusils*, rattrapé par son double dans «William Wilson» (1) ou se fermant lui-même les yeux dans *l'Insoumis* – un geste d'une puissance iconique telle que les Smiths en utiliseront l'image pour la pochette de *The Queen Is Dead* en 1986 (*lire page 13*).

Stupeurs et tremblements à chaque apparition

Voilà donc l'évidence: Alain Delon n'est pas mort, il n'a jamais cessé de mourir. Comme si la répétition de ces derniers instants avait été la part dévolue au tragique d'un acteur dont la beauté foudroyante semblait n'avoir concédé de s'offrir à notre regard que pour mettre en scène sa propre disparition. La tentation du vide semble parrainer l'histoire de ses rôles, du *Samouraï* (1967) de Melville au *Professeur* (1972) de Zurlini, de *Rocco et ses frères* (1960) de Visconti à *Monsieur Klein* (1976) de Losey, déclinant un chapelet de figures fantomatiques, de cadavres en sursis, d'icônes sacrifiées et d'identités évanouissantes, qui semblent appeler l'issue fatale qui les attend. Et si Delon n'avait jamais été aussi grand que lorsqu'il s'effaçait pour tendre vers sa propre perte?

Depuis quand avait-il fait de la grande faucheuse une compagne



à gages. PHOTO12.ALLSTAR.CICC



TRITONE CINEMATOGRAFICA



Sur le tournage de *Rocco et ses frères* (1960). PHOTO ARCHIVIO GIANCOLOMBO. OPALE.PHOTO

dont il disait ne pas craindre la venue, prêt à devancer le rendez-vous, si la vie devenait insupportable? Et ces vers de Victor Hugo, *«je suis seul, je suis veuf, et sur moi le soir tombe»*, quand les avait-il faits siens? Un indice: *la Chambre verte* était un de ses films préférés – un entretien donné aux *Cahiers du cinéma* en 1996 nous l'apprend. Si l'on s'en tenait à la caricature qui précède le personnage (le goût pour les flingues et les fréquentations douteuses, les positions virilistes et droitières, un monde régi par le code d'honneur et la parole donnée), on s'en étonnerait presque: rien a priori ne semble plus éloigné de l'univers de Delon que le cinéma de François Truffaut. Du reste, la Nouvelle Vague ne l'avait-elle pas soigneusement évité, ne sachant que faire de ce diamant brut trop instinctif, trop grave, pas assez histrion et décalé dans son jeu – d'ailleurs, jouait-il seulement? Mais ce film-là, où Truffaut, voix blanche, teint cireux, tenait lui-même le premier rôle, ce rescapé de 14-18 vivant dans le culte de son épouse défunte, Delon ne pouvait que s'y reconnaître. *«Beaucoup de ceux que j'ai aimés ne sont plus, je suis entouré de morts»*, disait-il à la fin de sa vie, aux heures de grande mélancolie. Dans sa propriété de Douchy (Loiret), un mausolée protégé de la lumière du jour entretenait, paraît-il, le souvenir de ses chers disparus, photos et reliques pieusement conservées.

D'abord les femmes aimées: Romy (Schneider), Mimi (Mireille Darc), Mounette (sa mère). Et puis ses «maîtres», ceux à qui il devait d'être ce qu'il était devenu et auxquels, ému, il ne cessera jamais de rendre hommage: René Clément, *«le plus grand directeur d'acteurs»* selon lui, figure paternelle qui, avec *Plein Soleil*, avait offert à sa présence trouble une plus vive lumière. Luchino Visconti, *«un esthète, un seigneur de la Renaissance»*, qui saura déceler chez le gamin des faubourgs l'élégance d'un prince, et Jean-Pierre Melville *«un auteur, un artiste complet»* avec lequel il partage les mêmes valeurs masculines, l'amour du milieu et le sens du tragique. Et puis Losey, Gabin et les autres… Et de tous les défunts dont il portait le deuil, le plus précieux d'entre tous, peut-être: le cinéma, son cinéma. Mort lui aussi. Ironie du sort, les derniers feux de sa filmographie – que l'on situe à la louche à l'orée des années 90, avec *Nouvelle Vague* de Godard, la suite se délitant en une flopée de navets plus ou moins retentissants – s'éteignent précisément au moment où, dans un sépulcral rituel d'embaumement, la cinéphilie prophétisait du septième art le trépas. Godard aurait-il tué l'acteur Delon? Allez savoir.

Quoi qu'il en soit, l'issue de cette carrière exceptionnelle ne laisse planer aucun doute: le mystère Delon – sa beauté fulgurante, puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom, ce magnétisme affolant les boussoles, provoquant stupeur et tremblements à chacune de ses apparitions – a à voir avec l'essence même du cinéma, qu'il soit d'auteurs (Visconti, Losey, Clément, Zurlini, Antonioni) ou populaire (Tessari, Verneuil, Deray, Giovanni, Lautner). Est-ce parce que son jeu semblait tirer sa force de sa seule présence – être là, évoluer dans l'espace et rien d'autre, ne jamais «composer», car rien n'est plus étranger à Delon que l'idée de performance, sa séduction suscitant l'adhésion immédiate, ou inversement (mais rarement) le rejet épidermique? La trajectoire d'acteur semble faire indistinctement corps avec la vie de l'homme.

Un enfant terrible mais terriblement malheureux

Sa vie, elle s'est achevée à Douchy, dans ce château de la Brûlerie qui avait connu le chaos des seventies, la présence apaisante de Mireille Darc, les amis boxeurs dont il aimait organiser les combats, d'autres moins recommandables qui lui avaient valu d'être inquiété par la justice en 1968 avec l'affaire Markovic (son garde du corps retrouvé assassiné dans une décharge) avant d'en faire la forteresse de ses vieux jours, dont il aimait arpenter l'immense parc, entouré d'une nuée de chiens. Il avait même fait élever une chapelle pour y être enterré à quelques mètres du cimetière canin où reposent les 50 molosses qui ont partagé sa vie.

Mais le domaine était un gouffre et il rejoignait souvent le confort moins lugubre d'un bel appartement genevois. Peut-être l'isolement était-il devenu trop lourd à porter, même pour lui, le loup solitaire? Peut-être les hauts murs ceignant sa propriété avaient-ils fini par lui rappeler un peu trop ceux de la prison de Fresnes où, petit enfant placé dans une famille d'accueil dont le père était maton, il avait grandi avec pour seuls compagnons de jeu les mômes des autres gardiens et pour tout décor les quartiers disciplinaires et la cour où il voyait les détenus faire leur promenade quotidienne…

Car c'est loin, très loin, qu'il faut remonter pour mettre à fleur de terre les racines d'une solitude qui ne l'a jamais quitté et qui sera la matrice de son «jeu», nimbant son iris couleur de mer agitée d'un léger voile de givre et grêlant sa présence d'une opacité si inquiétante qu'elle pouvait sauver du naufrage le plus anecdotique des polars ou magnifier les œuvres de ses grands maîtres qui, elles, n'avaient pas besoin d'être sauvées.

«Il porte sur le monde ce regard d'acier où tout au fond, on voit briller les larmes de la petite enfance», écrivait son ami Pascal Jardin. Il faut donc revenir aux premiers pas d'un gamin du divorce, ballotté d'un foyer à l'autre, abandonné et mal aimé. Né à Sceaux, au sud de Paris, le 8 novembre 1935, il a 4 ans quand la guerre éclate, mais son apocalypse à lui, c'est la séparation de ses parents, cette même année. **Suite page 6**

Suite de la page 5 Sa mère, Edith, dont il a hérité de la beauté, et son père, Fabien, directeur d'un cinéma de Bourg-la-Reine, refont leur vie chacun de leur côté. Alain, le fils chéri (si gracieux que «Mounette» avait dû accrocher une pancarte sur sa poussette disant *«Regardez-moi mais ne me touchez pas!»*) était à présent devenu encombrant. Alors on le place en nourrice à Fresnes, et quelques années plus tard en pension. Une bonne dizaine d'établissements dont il se fait renvoyer régulièrement. On le dit ingérable, il est consigné le week-end et reste parfois des mois sans pouvoir revoir les siens. Un enfant terrible, mais terriblement malheureux. Alors il serre les dents et se tanne le cuir. Solitaire et mutique. Melville saura s'en souvenir.

Sa mère, remariée à un charcutier, le récupère. Delon envisagera-t-il sérieusement de reprendre la suite du commerce, qui tourne bien? Toujours est-il qu'il passe son CAP de charcuterie et se passionne pour le cyclisme. Mais son regard ravageur, mariant une violence rentrée à des éclats de candeur, voit déjà plus loin. Il devance l'appel sous les drapeaux puis s'engage pour l'Indochine à 17 ans. Ses parents le laissent partir. A la guerre. Plus tard, il en concevra un sentiment d'abandon, une blessure qui ne se refermera jamais. A Saigon, la mort, toujours elle, est partout palpable, lors des patrouilles sur le fleuve, dans l'ombre de l'ennemi invisible, les dents qui claquent de peur dans la nuit… Delon l'insoumis enchaîne les conneries, pique du matériel radio, emprunte une Jeep pour faire la fête. Il passera plus de temps au trou qu'en manœuvres. Et au bout de quatre ans, il est RDSF, «renvoyé dans ses foyers». L'armée pourtant, aura été son école, sa seule vraie famille.

«Acteur, c'est un accident»

1956. Que faire à Paris, quand on a 21 ans, une gueule d'ange frondeur et la beauté du diable? Rien. Traîner à Pigalle ou à Saint-Germain-des-Prés, passer alternativement du milieu des petits voyous et des filles de rue à celui des apprentis comédiens et des vedettes en vue, mais ne rien prévoir. Laisser venir. D'abord une actrice de dix ans son aînée, Brigitte Auber, remarquée dans *la Main au collet* d'Alfred Hitchcock, lui tombe dans les bras. Puis une autre, Michèle Cordoue, qui lui présente son mari Yves Allégret. Le jeune homme, morgue canaille et léger accent faubourien, correspond pile poil à ce que le cinéaste recherche pour son prochain film, *Quand la femme s'en mêle* (1957). Delon s'en fiche (on le comprend), mais il accepte. Le cinéma ou autre chose… Pourtant il suffira de quelques jours pour qu'il tombe littéralement amoureux de la caméra. Coup de foudre, il n'avait rien fait pour. Comme avant lui Gabin qui venait du music-hall, Burt Lancaster du cirque ou Lino Ventura du catch, lui venait de l'armée et de la rue, il n'était pas comédien. *«Comédien, c'est une vocation, avec des années d'apprentissage; acteur, c'est un accident. Je suis un accident»*, dira-t-il souvent.

Il aurait pu enchaîner longtemps les bluettes inconsistantes du même acabit – parmi lesquelles *Sois belle et tais-toi* où, bien avant *Borsalino*, il donnait la réplique à son futur rival au box-office Jean-Paul Belmondo, ou encore *Christine*, avec la jeune Allemande Romy Schneider, starisée grâce à son rôle de Sissi. *«Une petite bourgeoise»*, ironise-t-il, avant que l'amour ne s'invite sur le tournage pour une idylle qui durera cinq ans. Il aurait pu, oui, se dessécher dans le costume du jeune premier fringant. Mais quand René Clément lui propose le rôle de Greenleaf, le fils de famille désœuvré et noceur qui se fait assassiner au premier tiers de *Plein Soleil* (1960), Delon, avec un aplomb et un jugement très sûr, refuse catégoriquement. Celui qui l'intéresse, c'est l'autre, le sombre Tom Ripley, le meurtrier duplice qui usurpe l'identité de sa victime. Bras de fer avec la production jusqu'à ce que, du fond de la salle, une voix de femme à l'accent slave, Bella, l'épouse du réalisateur, tranche: *«Rrrené chérri, le petit a rrraison.»*

> Inaugural, «Plein Soleil» met en lumière la «persona» Delon: intuition animale, captation par le regard confinant à l'hypnose et domination de l'espace.

Ce coup de force génial va le propulser au sommet d'une carrière qui dès lors enchaîne les chefs-d'œuvre à une cadence ahurissante. Inaugural, *Plein Soleil* met en lumière la *persona* Delon: intuition animale, captation par le regard confinant à l'hypnose et domination de l'espace. Car c'est d'abord un corps en mouvement, imposant à la caméra de le suivre, que filme Clément, une silhouette féline brûlée par le soleil d'Italie qui, tel un prédateur s'appropriant un territoire, prend possession du cadre, en délimite les contours par ses déambulations et que son impétuosité menace toujours de déborder – ce sera souvent le cas dans *l'Eclipse* (1962) d'Antonioni, où Delon, campant un courtier en Bourse, décadrait souvent, traversant le champ en tous sens. La façon dont Ripley tend sa toile en dit long sur la «méthode» Delon, cet art d'entrer dans un rôle – ou plutôt le contraire car, pour reprendre la formule de Jean-François Rauger dans un bel article des *Cahiers du cinéma*, cité dans *l'Œil qui jouit* (Yellow Now, 2012): *«Ce sont ses rôles qui le vivent.»*

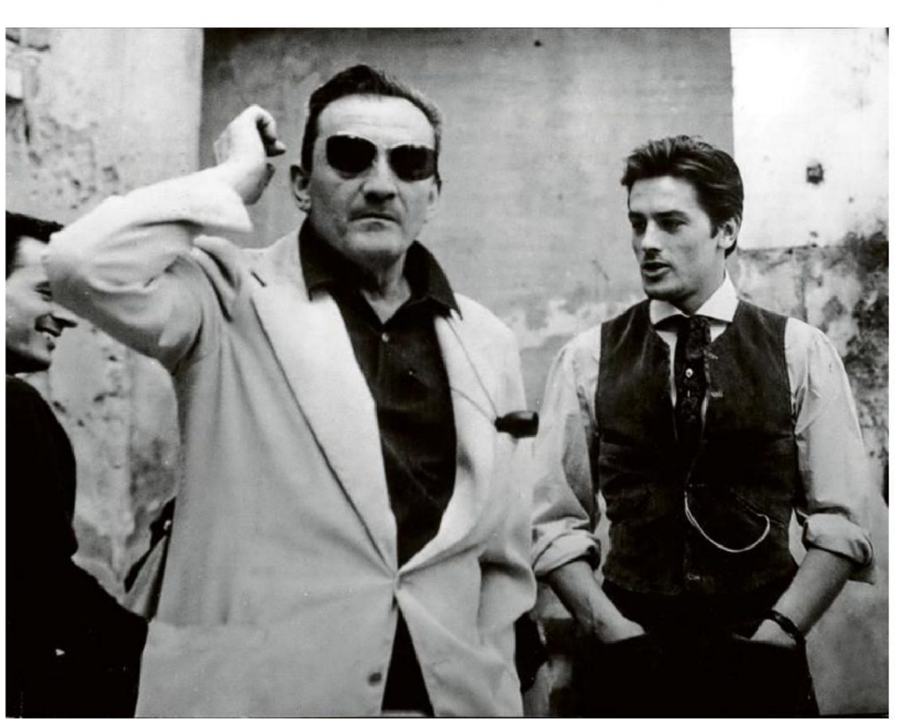
Et c'est en effet une contamination, une prédation mêlant rouerie et intuition: quadriller le terrain, faire siens les objets, la voix, l'écriture, les gestes, de façon immédiate, quasi médiumnique. Une incorporation de l'autre, comme s'il en était possédé. Il faut voir la façon dont Clément capte la perversité narcissique et schizophrène de Ripley dans la fabuleuse séquence du miroir, où Delon, déguisé en Greenleaf, se mire en l'imitant et finit par embrasser son propre reflet. Scène primitive d'auto-érotisme qui fonctionne, à l'image du concept lacanien du stade du miroir, comme une identification: ce moment où le sujet prend conscience de lui-même à travers sa propre image. A ceci près qu'ici, elle fusionne avec celle d'un autre.

La longue recherche du double

Ce rôle complexe posera les bases d'une filmographie qui sera souvent parrainée par le thème du double, du transfert de personnalité, volontaire ou non, de la perte d'identité, de la subjectivité troublée, déglinguée, vidée de sa substance. On ne compte plus le nombre de films où l'acteur se dédouble (*Nouvelle Vague, la Tulipe noire* de Christian-Jaque, «William Wilson» de Louis Malle dans *Histoires extraordinaires*), incarne une figure de la duplicité (*Zorro* de Duccio Tessari) ou prend la place d'un autre (*Plein Soleil* donc, *Diaboliquement Vôtre* de Julien Duvivier et surtout *Monsieur Klein* de Joseph Losey). *Monsieur Klein* (1976) qui parachève la mutation aliénante, puisque d'une certaine façon, c'est l'autre qui cède sa place dans un processus moins kafkaïen que lovecraftien, proprement terrifiant. Et il fallait bien ce recours subreptice au fantastique pour dire la folie d'une époque telle que l'Occupation, obsédée par la notion de «pureté» (du sang et des origines). La quête délirante d'identité, semble nous dire le film, ne peut conduire qu'à sa dilution. Delon, producteur enthousiaste, portera le projet avec une énergie comparable à celle qu'il impulse à son personnage, c'est l'obsession – car il s'agit bien d'une pathologie – qui inexorablement l'attire vers cet autre (que) lui-même.

La recherche du double infusera jusqu'à sa vie amoureuse, âmes sœurs (Romy Schneider, Mireille Darc) ou passion gémellaire: Nathalie Delon (mère de son fils Anthony), la seule qu'il ait épousée, peut-être parce qu'elle lui ressemblait trait pour trait.

Quand l'acteur ne se dédouble pas à l'écran, d'autres, figures tutélaires, paternelles, fraternelles ou ennemies cristallisent la rivalité malade à laquelle le sujet Delon se doit de se mesurer pour pouvoir s'éprouver. En somme, dans l'univers delonien, «je» est un autre et cet autre est de



Avec Luchino Visconti sur le tournage du *Guépard*, près de Palerme, en juin 1962. PHOTO12. ALAMY. KEYSTONE PRESS

trop. Même quand ce dernier prend les traits du très respecté prince Salina qu'incarne Burt Lancaster dans *le Guépard* (1963), il demeure une menace, parce qu'il est un modèle auprès duquel même un Tancrède, aussi sublime soit-il, ne sera jamais qu'une copie. Deux séquences clés : au début du film, le prince Salina en train de se raser devant une petite glace de barbier reçoit la visite de Tancrède qui vient lui annoncer son ralliement aux troupes de Garibaldi. Soudain, le visage de Delon (sa toute première apparition dans le film) surgit dans le miroir à la place du reflet de son oncle. Que le nouveau monde qu'il incarne vienne accessoirement donner à l'ancien que représente le prince une leçon d'opportunisme politique – *«Il faut que tout change pour que rien ne change»* – n'est évidemment pas anodin. S'il prend la place de l'autre visuellement, c'est aussi pour la prendre symboliquement et politiquement, sans pour autant remettre en question la prééminence des valeurs de celui qu'il prétend remplacer. Rien ne doit changer, in fine, sinon les apparences.

Autre scène non moins emblématique, le bal. Salina danse une dernière valse avec Angelica (Claudia Cardinale), la fiancée de Tancrède. Le jeune homme, devant la grâce et l'élégance des danseurs, qui semblent si bien assortis, plonge dans un abîme de tristesse et de jalousie malade. Une fraction de seconde sur le visage de Delon, sur son regard mourant, suffit à dire le désespoir de celui qui sait qu'il a beau tout avoir, la jeunesse, la beauté, la richesse, l'avenir, l'amour, il n'aura jamais la souveraineté naturelle du Guépard, tout au plus partagera-t-il peut-être un jour sa mélancolie, en constatant les débris d'un monde dont il aura lui-même accompagné la chute. Transposée dix ans plus tard dans l'univers des barbouzes en cols blancs, la rivalité Delon-Lancaster (nouveau monde-ancien monde) se consommera dans la violence dans l'excellent *Scorpio* de Michael Winner.

Sur le versant hexagonal, enfin, le besoin de se confronter à l'autre prend le visage, bienveillant ou non, du patriarche bourru (Gabin dans *Deux Hommes dans la ville* et *le Clan des Siciliens*) ou s'incarne dans la rivalité amicale (entretenue par les médias) avec Jean-Paul Belmondo.

L'éclat et les ténèbres

Les duels qui s'orchestrent dans la filmographie de Delon soulignent aussi le paradoxe de l'homme : être solaire et ombrageux, hypersensible et violent, acteur génial et star populaire, un genre de Clint Eastwood à la française, pouvant aussi bien incarner des êtres énigmatiques que des monolithes à la mâchoire serrée dans des nuées de polars plus ou moins réussis, réac assumé ***(lire pages 10-11)*** mais producteur exigeant soutenant des cinéastes de gauche (Alain **Suite page 8**



A New York, en 1983. PHOTO MICHEL GINFRAY. GAMMA

Hors des plateaux, un acteur de marques

Montres, grands crus, œuvres d'art… Bien plus qu'avec ses cachets, c'est en faisant fructifier commercialement son nom et son image que le comédien est devenu multimillionnaire.

Des sommes jetées en pâture et à l'aveuglette, nullement étayées, et un chiffre imprimé un peu partout sans aucune vérification : 300 millions d'euros. Tel aurait été, à en croire certaines gazettes, le montant de la fortune d'Alain Delon au crépuscule de sa vie. Les interrogations avaient émergé alors que ses enfants se déchiraient à belles dents *(lire page 8)*, avant la mise sous sauvegarde judiciaire de l'acteur, assisté à partir de janvier par un mandataire chargé de le conseiller pour son *«suivi médical»*. Le futur partage de comptes bancaires bien garnis, imaginait-on, constituait l'arrière-plan d'une bagarre familiale d'une triste banalité. Mais hormis éventuellement pour ses enfants, le secret sur l'argent d'Alain Delon a toujours été bien gardé. Et ce pour une bonne raison : ayant adopté la nationalité suisse en 1991, résidant au bord du lac Léman pour la plus grande partie de sa vie, fondateur de sociétés installées là-bas dès 1979 afin de commercialiser son image, l'acteur fétiche de *Plein Soleil* a longtemps développé une lucrative activité dans une contrée rétive à la transparence. En Suisse, les comptes des entreprises ne sont pas publics et le secret bancaire, jusqu'à tout récemment, était très protégé.

Goodies de toutes sortes

Le train de vie d'Alain Delon, lui, est public. L'acteur pose pour les magazines dans ses demeures de luxe. Jusqu'en 1998, il séjourne dans le palais de la Zahia, à Marrakech, qu'il a acheté à John Paul Getty, héritier de l'une des familles les plus riches des Etats-Unis. Ce somptueux riad est voisin du palais du roi, alors Hassan II. Delon le revendra au couple formé par Bernard-Henri Lévy et Arielle Dombasle.

A Paris, l'acteur a investi un triplex, où il vit notamment avec Romy Schneider puis Mireille Darc : 780 m², avenue du Président-Kennedy dans le XVIe arrondissement parisien, dans lequel il se fait également photographier. L'acteur se sépare en 2014 de ce bien unique pour 25 millions d'euros, un prix bien moins élevé que ce qu'il en attendait. Il partage ses dernières années entre son refuge de Douchy (Loiret), le domaine de la Brûlerie (120 hectares abritant plusieurs maisons et forêts), et un appartement à Genève, voisin de celui qu'il a offert à sa fille.

Le monstre sacré du cinéma était un homme d'affaires avisé. Il négociait ses cachets, dont le montant a grimpé au fur et à mesure que son aura de star grandissait, encaissant environ un million de francs par film au sommet de sa renommée, soit probablement plusieurs dizaines de millions d'euros à l'arrivée. Delon s'était de surcroît lancé dans la production ciné, avec sa société baptisée Adel Productions, puis Leda (anacyclique d'Adel, issu de ADelon…), afin de tirer profit, lui aussi, du juteux business du grand écran. Pour ne pas en laisser une miette à d'autres, il avait pris le parti de faire fructifier lui-même son nom et son image, déclinés dans le monde entier (Asie en tête) par sa société Alain Delon International Diffusion (Adid) en goodies de toutes sortes : une vingtaine de marques en tout, des meubles aux lunettes en passant par les cosmétiques, crèmes et parfums, les cigarettes, les montres ou les costumes et vêtements. L'acteur-sandwich dans toute sa splendeur. N'avait-il pas confié au magazine *l'Officiel* gagner *«beaucoup plus d'argent en dehors du cinéma»* qu'en tournant des films ?

Egalement chargée de négocier de mirifiques contrats de publicité, telles les pubs Dior recourant à la beauté figée pour l'éternité d'un Delon de 30 ans (notamment au recours d'une photo prise en 1966 à Saint-Tropez), sa société Adid a longtemps été présidée par son ami, avocat et homme de (grande) confiance : Dominique Warluzel, qui fut aussi le conseiller de nombre d'illustres figures du cinéma français.

Rubens, Delacroix et Degas

Businessman accompli, Delon vend d'un côté sa silhouette et son nom, et achète de l'autre des participations financières, investissant ses millions dans une compagnie d'aviation ou dans le casino de Namur, en Belgique. Il met de l'argent dans l'organisation de matchs de boxe, achète des pur-sang, prend des parts dans diverses sociétés. Ce n'est qu'à la fin des années 2000 que le business Delon se met à battre de l'aile, les films se raréfiant au fur et à mesure que les rides se multiplient sur l'un des visages les plus connus du monde. Sa société de production de films est liquidée en 2009, ses activités annexes sont petit à petit abandonnées.

Ses œuvres d'art, une collection qui a grossi au fils des ans, vont être revendues à partir de 2007 lors de ventes aux enchères spectaculaires qui se tiennent en l'étude Cornette de Saint-Cyr : il en a tiré 8,7 millions en 2007, 4 millions en 2016 et 8 millions en juin 2023. Ses goûts étaient éclectiques : Rubens, Delacroix, Pissarro, Dufy, Corot, Degas, des statues et des armes, un tas de montres, une cave de grands crus, des meubles ayant appartenu à des personnalités – la table du diplomate – écrivain Paul Morand… Sans oublier les œuvres du peintre-dessinateur-graveur allemand de la Renaissance, Albrecht Dürer. *«J'adore sa façon de signer»*, a-t-il dit un jour à un visiteur en désignant le monogramme construit avec ses initiales : AD comme Albrecht Dürer et comme… Alain Delon.

LAURENT LÉGER

Suite de la page 7 Cavalier, Joseph Losey) et parfois même des films allant à l'encontre de ses propres idées – par exemple *Deux Hommes dans la ville* (1973) de José Giovanni, réquisitoire contre la peine de mort alors que Delon est pour.

Jean-Luc Godard fera écho à cette dualité dans *Nouvelle Vague*. Le cinéaste, on le sait depuis *le Mépris*, a toujours su saisir comme personne l'essence des stars qu'il faisait tourner : Bardot, en 1963, était une icône mille fois photographiée, morcelée, atomisée sur l'autel de la célébrité ? Il la mettra littéralement en pièces (pieds, cuisses, fesses, seins), nue devant la glace, dans la fameuse scène du blason. De même, Godard accrochera sur le tard Delon à son tableau de chasse, dans un film qui sera comme le commentaire ironique de la *«double polarité»* de l'acteur, à ce moment précis de sa carrière qu'était la fin des années 80 et dont il allait pratiquement sonner le glas. En lui confiant le rôle des jumeaux Lennox, il capte un peu de ce que Delon était en train de devenir à cette époque : d'une part l'homme au bout du rouleau – *«je fais pitié»* est sa première réplique –, évoquant autant une carrière en légère perte de vitesse depuis quelques années que son goût masochiste pour les rôles d'hommes battus et, d'autre part, le battant reconverti en businessman carnassier, capitalisant sur sa notoriété dans l'industrie du luxe et les produits dérivés *(lire page 7)*. Cela dit, Delon n'avait pas attendu Godard pour casser son image – déjà pathétique et alcoolique dans *Notre Histoire* (1984) de Bertrand Blier, ou zonard inquiétant dans l'étrange *Attention, les enfants regardent* (1978) de Serge Leroy… Godard lui aura juste donné le coup de grâce en scindant cette image en deux.

Car plonger dans ses propres abysses, livrer sa part maudite et monstrueuse, l'acteur n'avait cessé de le faire, mais sans jamais dissocier



Alain et Nathalie Delon avec leur fils, Anthony, en 1966 à Saint-Tropez. PHOTO GIANCARLO BOTTI. GAMMA RAPHO



Avec sa fille Anouchka Delon,

Anthony, Anouchka, Alain-Fabien : entre les enfants Delon, la guerre des trois

De déchirements en interviews sanglantes, les héritiers de l'acteur n'auront cessé d'occuper la scène médiatique. Jusqu'aux ultimes règlements de compte de l'hiver dernier.

«La seule chose qui n'est pas ma solitude, ce sont mes enfants», soupirait Delon dans *Paris Match* en 2021. Ses enfants, ce sont Anthony, le sosie, Anouchka, la préférée, et Alain-Fabien, le paumé. Les garçons maudits et l'héritière surprotégée. Tous trois ont grandi sous la pression de ce père autoritaire, tous trois se sont déchirés au sujet de sa prise en charge médicale (entre autres) au crépuscule de sa vie. Ils sont néanmoins parvenus dimanche à signer ensemble un communiqué annonçant *«le départ»* du patriarche, n'oubliant pas d'associer à leur peine, dans la même phrase et le même souffle, Loubo, le dernier berger malinois du monstre sacré, les molosses ayant toujours eu une place spéciale auprès de l'icône misanthrope. Le nom de Delon, désormais, n'est plus qu'à eux. Leur héritage incontestable.

La lignée prend sa source sur une engueulade. Un soir de 1962, dans une boîte parisienne, Delon s'assied sur le sac à main d'une inconnue, Nathalie. Elle le pousse pour le récupérer, ils se querellent à moitié. Elle le trouve *«grossier»*, le traite de *«connard»*. Une idylle est née. *«C'est terminé, ne m'en veux pas, j'ai rencontré une femme, Nathalie, et je pars avec elle»*, écrit Alain à Romy Schneider, avec qui il est fiancé. Nathalie – Francine Canovas de son vrai nom –, 21 ans, photographe, débarque du Maroc où elle est née, a été mariée, a eu une fille et a divorcé. Elle est aspirée dans le sillage de l'acteur. Alain et Nathalie consacrent leur union en août 1964, dans le Vendômois, en toute discrétion, avant de partir aux Etats-Unis où l'acteur tente une percée. Anthony, leur fils, naît à l'hôpital Cedars-Sinaï de Los Angeles un mois plus tard. Mais il grandira en France, où Delon retourne un an après : *«Il vaut mieux être le numéro 1 dans son village que le numéro 3 ailleurs»*, déduira-t-il de son aventure hollywoodienne.

CONCURRENCE PÈRE-FILS

Nathalie, elle, conclura son mariage avec Delon après avoir tourné dans *le Samouraï*, où son mari la tyrannise. Par ailleurs lassée de ses infidélités, elle divorce le jour de la Saint-Valentin 1969. Anthony, comme son père jadis, est alors trimballé de nourrice en pension, protégé par l'associé de Delon, Georges Beaume, qui est son parrain, et par Loulou, sa nourrice. Il est élevé dans l'ombre d'un père solitaire, souvent absent, parfois cruel, qui voit dans cette séparation et dans le parcours de son fils le miroir de ce qu'il vécut lui-même enfant et n'a jamais digéré.

Anthony, comme son père, accumule les mauvaises fréquentations au sortir de l'adolescence et fait de la prison, pour détention d'armes. Il s'assagit et se lance dans la confection de blousons en cuir. Succès. Fêté plus jeune PDG de France à 19 ans, ses nombreuses boutiques ne tardent pourtant pas à fermer, à la suite d'un contrôle fiscal et d'un défaut de paiement de la part de ses clients. Mais la vérité se trouve peut-être aussi dans la concurrence qu'il livre à son père, et vice-versa, Delon senior étant lui-même à la tête d'une maison de confection, allant jusqu'à le poursuivre de sa vindicte dans les prétoires pour une histoire d'initiales communes (AD).

Le cinéma ouvre alors les bras à Anthony, qui l'enlace à contrecœur. Il met des années à

en lui l'ange et le démon, la braise et la glace, les larmes et l'impavide, l'éclat et les ténèbres. Comme si, chez lui, la beauté appelait le sacrifice, la présence irradiante l'effacement et le désir la perte. Visconti aura sans doute été le premier à déceler sa sauvage innocence et à la magnifier dans *Rocco et ses frères*. Sa noirceur angélique et sensuelle, tracée à la mine de plomb, donne au film un air de requiem, de messe funèbre. Boxeur malgré lui, Rocco se sacrifie pour restaurer l'union de la famille atomisée par l'exil et pour préserver l'essence d'un monde qui a déjà disparu, ce Mezzogiorno pauvre et aimé des origines dont il ne peut que contempler la disparition en pleurant.

Ombre parmi les ombres, icône sacrifiée, Delon, tel un Christ éprouvé, n'est déjà plus de ce monde. En concédant sa part au tragique, l'acteur libérera, et de plus en plus, un ballet de fantômes mélancoliques, d'hommes traqués, de loups blessés et de psychés malades contaminées par le vide, auxquels Melville aura offert les plus beaux écrins. Delon sera l'acteur melvillien par excellence – à moins que ce soit Melville qui ait été delonien? Sous la patte du cinéaste au Stetson, notamment dans *le Samouraï* (1967), le plus beau de leurs trois films communs, Alain Delon, silhouette métonymique en imper et chapeau, se désincarne, animal à sang froid, mutique et glacial, tel un spectre languide marchant vers sa propre disparition. Et si Melville stylise la traque dans une palette atonale, beige et gris bleuté, c'est pour mieux faire crépiter la solitude sidérale de celui qui savait qu'avant même de mourir, il était déjà mort.

(1) «William Wilson» est le deuxième sketch, réalisé par Louis Malle, d'un film qui en compte trois, *Histoires extraordinaires*, tous inspirés de nouvelles d'Edgar Allan Poe (les deux autres ayant été réalisés par Roger Vadim et Federico Fellini).


lors du Festival de Cannes, en 2019. PHOTO ANTONIN THUILLIER. AFP


Avec Mireille Darc dans *Madly*. ADEL PROD. MEDUSA DISTR. V. RODRIGUE


Anouchka, Alain et Alain-Fabien Delon en 2002. MAISONNEUVE. SIPA

apprécier le métier de comédien, qu'il pratique encore aujourd'hui, lui, l'enfant fermé à l'épaisse carapace, incapable de laisser percer ses émotions.

Le temps aidant, Anthony renoue avec l'esprit de famille. Avec Sophie Clerico, la fille du directeur du Lido, il a deux filles, Lou et Liv, nées en 1996 et 2001 – *«A leur contact, je suis devenu meilleur à la fois en tant que père et en tant qu'homme»*, déclarait-il à *Gala*. Il reconnaît aussi en 2015 Alyson, fille illégitime née de son union avec une danseuse du Crazy Horse en 1986. Et il a salué en 2023 la mémoire d'Ari Boulogne, le fils de la chanteuse Nico, aux traits parfaitement semblables aux siens, adopté par les parents d'Alain Delon sans que ce dernier ne le reconnaisse, mort à 60 ans dans le dénuement et la solitude.

Ultime bataille d'Anthony avant la guerre de tranchées qui l'opposera à sa sœur dans le silence de la maison de Douchy (Loiret): la mort de sa mère, en janvier 2021, qu'il a accompagnée durant sa longue maladie et de qui il est toujours resté proche.

En 1987, Delon – version crooner quinqua à nuque longue – croise une mannequin hollandaise de 22 ans sur le tournage du clip d'une oubliable incursion phonographique. Trois ans plus tard, Rosalie Van Breemen accouche d'Anouchka. La fillette soufflera sa première bougie en une de *Paris Match*, qui titre alors *«Mes deux amours»* – première d'une série de couvertures sur le «couple» Alain-Anouchka. Quand, en 2019, il recevra sa palme d'honneur à Cannes, il exigera de la recevoir des mains de cette dernière, *«la femme de [sa] vie»*. Avec, punaisé au revers de sa veste de smoking, un pin's figurant la une du *Match* précitée à la gloire de l'enfant-reine. Voyant en elle *«la nouvelle Romy Schneider»*, Delon lui aura tout cédé: des petits rôles de comédienne, une sinécure suisse de vice-présidente de l'Adid (la société qui monnaye l'exploitation de la marque Delon, des clopes aux parfums, *lire page 7)*, et, source des futurs déchirements, l'exécution de son testament, qui prévoit qu'elle reçoive la moitié de l'héritage – le maximum autorisé. Une *«préférence»* assumée, qu'elle décrira comme *«une chance»* et *«un fardeau»*.

A l'été 2023, la fratrie fracassée se retrouve unie pour un temps autour d'une ennemie commune: Hiromi Rollin.

LA BATAILLE DE FORT DOUCHY

Dans l'ombre de la solaire et scolaire favorite avance le spleenétique Alain-Fabien, dit «Alf», le deuxième enfant du couple bientôt divorcé Delon-Van Breemen. Né en 1994, il est ballotté entre l'immense propriété de Douchy, où Delon vit en reclus avec ses chiens et ses fusils, et les pensionnats de la haute. Alain-Fabien grandit dans des costards et condominiums trop grands pour lui, dans un mimétisme suintant l'amour-haine qui débouchera sur un fait divers sordide, en 2011, alors qu'il a 17 ans. Lors d'une soirée de gosses de riches laissés seuls dans l'appartement sur le lac Léman, une antique pétoire du père est sortie d'un tiroir, un coup part, une ado s'effondre, grièvement blessée, un trou dans le ventre. Les fêtards la déplacent jusqu'au pied de l'immeuble, croyant ainsi éviter le scandale… Cinq mois de prison avec sursis pour Alain-Fabien, et, quelques années plus tard, un roman à clé transparent titré *De la race des seigneurs*, où, tant qu'à faire, le fameux revolver paternel devient une relique nazie de Himmler…

A l'été 2023, la fratrie fracassée se retrouve unie pour un temps autour d'une ennemie commune: Hiromi Rollin, la «dame de compagnie» de l'acteur affaibli par un AVC, qui, elle, se voyait bien plus. Accusations d'abus de faiblesse et de maltraitance animale (Loubo, l'autre enfant-roi), liasses de billets retrouvées dans une boîte à chaussures… A l'initiative d'Anthony, Hiromi Rollin est expulsée du royaume familial de Douchy.

Les dissensions éclatent rapidement entre héritiers: Anthony et Alain-Fabien souhaitent que leur père finisse ses jours dans son sanctuaire, Anouchka veut le faire soigner à Genève. Les premiers accusent *«la Genevoise»* (leur insulte) de chercher à rapatrier fiscalement son lit de mort… La fin du patriarche se termine en engueulades: interviews sanglantes et fratricides sur papier glacé, bataille d'experts autour de la sénilité du vieux fauve et intrusion de la justice qui impose une curatelle et la saisie de toutes les armes à feu du domaine (72 flingues, plus de 3000 munitions et pas l'ombre d'un permis). La bataille de Fort Douchy est un mauvais western qui passionne la France durant l'hiver 2023 – Anthony, à son tour, en fera le contexte d'un livre, *Bastingage*. Les voici enfin orphelins, aux prises avec un fantôme aussi écrasant que vénéneux, et prêts à laisser une place à la concorde. Ou pas.

GUILLAUME GENDRON *et* GUILLAUME TION

L'acteur avait invité Jean-Marie Le Pen lorsqu'il a reçu l'insigne de commandeur des Arts et des Lettres, le 26 mai 1986 à Paris. PHOTO F. REGLAIN. GAMMA RAPHO

Alain Delon et Mireille Darc au siège de campagne de Valéry Giscard d'Estaing, au soir du premier tour de l'élection présidentielle de 1981. PHOTO GABRIEL DUVAL. AFP

Entre Le Pen et de Gaulle, le trouble je politique

L'acteur, qui se disait gaulliste, a entretenu une longue amitié avec Jean-Marie Le Pen, rencontré en Indochine. Mais il préférera apporter son soutien politique à Giscard ou Sarkozy, tout en ayant une posture ambiguë vis-à-vis du camp frontiste.

Alain Delon, c'était un peu la quintessence du mec de droite à l'ancienne, le dernier samouraï de la France d'avant, l'anti-woke suprême : libre, macho, sauvage, farouchement individualiste et quelque peu dérangeant pour l'ordre bourgeois, mais *«patriote avant tout»*. Un pur fantasme pour tous les réacs de l'Hexagone, leur Clint Eastwood à eux. Un précurseur sans complexe de «l'union des droites» aussi, admirateur de toujours du général de Gaulle et ami de cinquante ans de Jean-Marie Le Pen. Marine Le Pen ne s'y est pas trompée: la cheffe du Rassemblement national a été l'une des premières à réagir à la disparition de *«la légende»* dimanche, sur le thème *«C'est une petite partie de la France que l'on aime qui part avec lui.»* Alain Delon ne la portait pourtant pas dans son cœur, lui pardonnant difficilement d'avoir viré son père du parti d'extrême droite que celui-ci avait fondé.

Sans surprise, l'encore patron du parti Les Républicains, Eric Ciotti, désormais allié au RN, n'a pas été en reste, saluant dans la même veine *«l'Homme français avec un grand H»*, ce *«patriote sincère»* qui *«a toujours défendu une certaine idée de la France»*. Et les hommages ont traversé toutes les nuances de droite, de Marion Maréchal vibrant pour *«le regard d'acier»* de Delon, au ministre de l'Economie démissionnaire, Bruno Le Maire, filant la métaphore cinématographique (*«Il y a des samouraïs qui sont des princes et des acteurs qui sont un plein soleil»*)…

«LE SEUL À ÊTRE SINCÈRE»

Delon et Le Pen, une vieille histoire qui tient sans doute moins à une adhésion aux thèses de l'extrême droite qu'à *«la nostalgie camarade»* chantée par le rastaquouère Gainsbourg: les deux hommes ont un passé commun sous l'uniforme en Indochine, mais ne se sont pas fréquentés ostensiblement avant les années 80. Engagé volontaire à 18 ans dans la marine après avoir été un peu voyou, expédié en Indochine à la fin d'une guerre coloniale déjà perdue, Alain Delon en revient pétri d'anticommunisme et de respect du drapeau. Il y aurait aussi croisé Jean-Marie Le Pen, de sept ans son aîné, en bordée à Saïgon. Le Pen lui aussi arrivé trop tard pour sauter sur Dien Bien Phu dans son treillis de légionnaire parachutiste, que l'on reverra tortionnaire en Algérie. Dans les années qui suivent, l'acteur devenu célèbre ne s'affichera d'ailleurs jamais avec le sulfureux fondateur du Front national, se déclarant *«gaulliste»* et préférant apporter son soutien à la droite traditionnelle: en 1974 et 1981, il appellera par deux fois à voter pour Valéry Giscard d'Estaing contre François Mitterrand, la seconde en se déclarant notamment partisan du maintien de la peine de mort.

En 1984, dans *Paris Match*, Alain Delon fait pourtant ses aveux à propos de Jean-Marie Le Pen: *«Je le connais depuis très longtemps. C'est un ami. Il est dangereux pour la faune politique parce qu'il est le seul à être sincère. Il dit tout haut ce que beaucoup de gens pensent tout bas.»* Scandale dans le milieu de la culture qui semble découvrir que le «guépard» de Luchino Visconti et le M. Klein de Joseph Losey est à la droite de la droite. Deux ans plus tard, l'acteur exige en pleine cohabitation Mitterrand-Chirac que ce soit l'ancien ministre socialiste de la Culture, Jack Lang, qui lui décerne l'insigne de commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres… mais invite Jean-Marie Le Pen à la cérémonie. Les deux compères sont hilares sur la photo. En 1987, rebelote devant des millions de téléspectateurs sur Antenne 2: *«L'extrême droite, c'est quand même la droite. […] Ça regroupe quelques millions de Français. […] Alors, j'ai des points d'accord et de divergence avec Jean-Marie Le Pen […]. C'est un ami de longue date, je suis resté très sympathisant de M. Le Pen. Point à la ligne»*, balaie-t-il face à William Leymergie.

«CONTRE NATURE»

Dans les années qui suivent, il n'appellera pourtant jamais à voter ouvertement pour Jean-Marie Le Pen ou pour sa fille, Marine Le Pen. En 1988, il soutient la candidature de Raymond Barre au premier tour de la présidentielle. Il ne l'aime pas beaucoup mais *«respecte»* François Mitterrand réélu qui lui remet les insignes de chevalier de la Légion d'honneur en 1991. Pas vraiment fan de Jacques Chirac, il a en revanche un coup de foudre pour Nicolas Sarkozy, pour qui il appelle à voter en 2007… avant de se fâcher avec le président une fois élu, *«parce qu'un jour à cause de la presse, qui a encore dit des conneries, ils ont fait allusion à moi et au Front national»*: *«C'est lui qui m'a quitté, pas moi. Il m'a largué, je ne sais même plus si j'existe à ses yeux. Alors que voulez-vous que je fasse? Que j'aille en rampant le chercher?»* expliquera-t-il en 2016 face à Léa Salamé sur France 2.

C'est pourtant lui qui déclare sans ciller à la presse suisse en 2013: *«Le Front national […] prend une place très importante et ça, je l'approuve, je le pousse et le comprends parfaitement.»* Au grand ravissement de son ami Jean-Marie Le Pen, qui se dit *«agréablement impressionné par les propos d'Alain Delon»*, tandis que sa fille remarque, acide: *«C'est la première fois qu'il exprime une proximité avec le FN. Mais mieux vaut tard que jamais, somme toute.»*

Décidément adepte du grand écart, le même Alain Delon apportera son soutien l'année suivante à la candidature de la socialiste Anne Hidalgo à la mairie de Paris. Et l'acteur ne franchira jamais le Rubicon du soutien déclaré à la candidature de Marine Le Pen à l'Elysée. En 2017, Alain Delon annonce qu'il votera pour Alain Juppé à la primaire de la droite pour la présidentielle. Et place finalement un bulletin François Fillon dans l'urne au premier tour. Lors du second entre Emmanuel Macron et Marine Le Pen, il dira *«être resté chez lui»*… *«J'ai toujours été gaulliste*, clarifiera l'intéressé en 2019, avant de recevoir une palme d'honneur à Cannes. *Tous les 18 juin, je suis à Colombey. On a voulu me coller l'étiquette "extrême droite" parce que j'ai raconté que j'étais copain avec Le Pen depuis l'armée. Non, je suis de droite, point.»*

Oui mais pas toujours avare de conneries racistes ou homophobes. Comme cette fois où il a apporté son soutien à Nadine Morano qui avait déclaré en 2015 que la France était un *«pays de race blanche»* en lançant: *«Juste une question: le Kenya est un pays de quelle race? Les gens sont noirs.»* Lors d'une de ses dernières apparitions télévisées, en septembre 2023 pour l'émission *C à vous*, il avait aussi lâché: *«Je n'ai rien contre les gays qui se mettent ensemble. C'est contre nature, je suis désolé. On est là pour aimer une femme, pas pour draguer un mec ou se faire draguer par un mec.»* Un homme de droite et d'une autre époque.

JEAN-CHRISTOPHE FÉRAUD



Nicolas Sarkozy, Carla Bruni et Alain Delon, en 2010 à Shanghai. PHOTO PHILIPPE WOJAZER. AFP

carnet

DÉCÈS

Paris (75)

Iannis KAUKIAS,
son mari,
Sarah KAUKIAS et Myrto KAUKIAS,
ses filles,

ont la douleur de vous annoncer le décès de

Mme Elisabeth KAUKIAS née NOUGAYROL

survenu le vendredi 9 août 2024, à Paris.

Une cérémonie civile sera célébrée au crématorium du Père Lachaise à Paris (20ème) le mercredi 21 août 2024, à 16H00.

Alain Delon, la figure de style

L'acteur a révolutionné l'élégance française dans les années 60 en imposant une beauté inquiétante à force d'être magnétique, une animalité iconique qu'il a su transformer en pouvoir.

Interviewé le 8 novembre 2020 sur France Info, Alain Delon disait ceci: *«Aujourd'hui, c'est mon anniversaire et demain, c'est l'anniversaire de sa mort. Mais pour moi, il n'est pas mort. Il ne mourra jamais. Il est dans mon cœur comme il l'a été durant des années.»* De qui s'agit-*«il»*? Du général de Gaulle, dont le Samouraï a toujours été un thuriféraire. Ce culte est à la fois raccord et piquant. Raccord parce qu'Alain Delon, dans sa vie comme son œuvre, a véhiculé une masculinité très «France de papa», archétype du solitaire-ombrageux-taiseux. Piquant parce que le surgissement de Delon a marqué, stylistiquement, une rupture quant à l'image de l'homme français.

Avec lui, exit l'écrasant bonhomme mature et autoritaire (Jean Gabin, Lino Ventura, Louis Jouvet) comme le délicieux gentleman charmeur (Maurice Chevalier, Michel Aumont, Yves Montand), les deux options qui prévalaient jusqu'alors. Place à l'aura électrique. Il n'est plus question de charme mais de magnétisme à couper le souffle. Sa beauté est cinglante, moins rassurante qu'affolante en ce qu'elle explose les canons de l'époque.

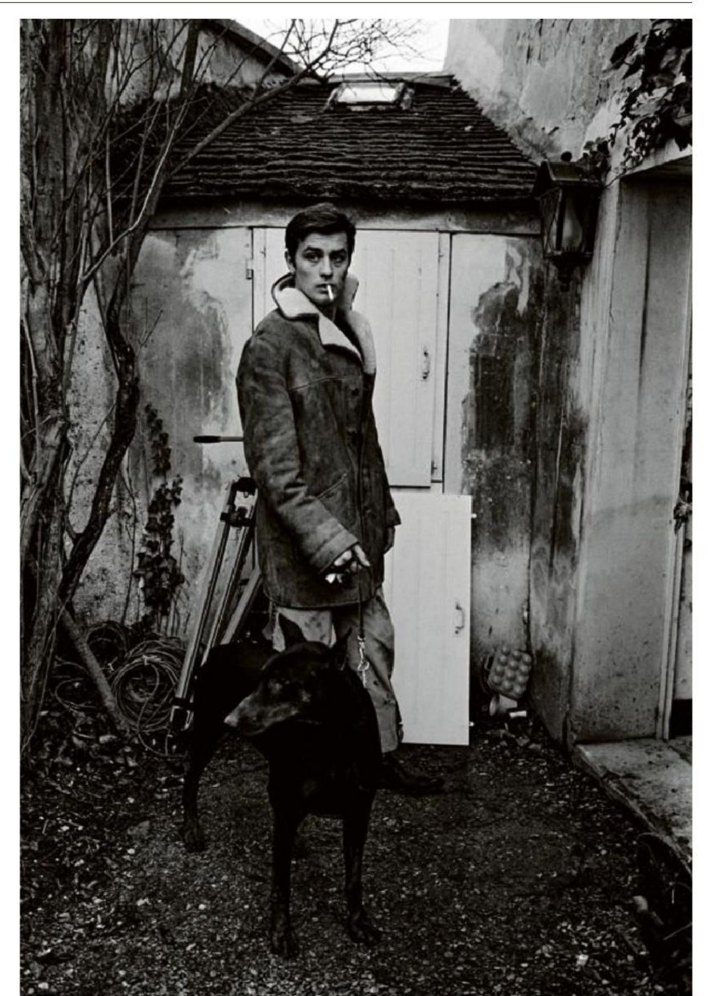
Son pendant féminin est Brigitte Bardot – qui, elle, n'aura pas que le physique d'iconoclaste. Tous deux aimantent par l'animalité qu'ils dégagent, un rayonnement organique quasiment indécent qui irradie largement au-delà des frontières hexagonales.

Classe. La retraite anticipée de BB et son repli madraguien à l'abri de l'ogre médiatique ont figé et daté son image (à 1973, donc) de sex-symbol. En restant longtemps à l'affiche, Delon a, lui, a traversé les époques et cimenté son statut d'icône du cinéma mais aussi du «style français». Adossé à son image, son business à succès de produits dérivés (vêtements, parfums, lunettes, montres, meubles…) y a bien contribué, en particulier à l'étranger. Il est notamment vénéré en Asie *(lire page 13)*, où une marque de cigarettes porte son nom avec spot publicitaire à l'appui, dans lequel une femme chante *«Alain Delon, le bon goût de France, Alain Delon, the taste of France»*. En Russie, il a même suscité une chanson, morceau grinçant du groupe de rock Nautilus Pompilius qui évoque une fille à laquelle l'image de l'acteur offre une échappatoire pour fuir un quotidien sinistre et des relations brutales. Le refrain dit: *«Alain Delon ne parle pas russe / Alain Delon, Alain Delon boit pas d'eau d'Cologne /Alain Delon, Alain Delon boit du vin d'Bourgogne»*. La belle vie, quoi, raffinée. La classe versus la crasse.

Taille haute. «Le fauve» a de fait toujours eu l'allure très propre, à l'écran comme à la ville. Une allure qui serait restée totalement inoffensive sans sa puissance érotique ontologique. *«Delon savait comment rendre le classique cool – il suffit de le voir en 1963 dans* Mélodie en sous-sol *faire passer un pull marin à col ras du cou pour le pull le plus convoité de tous les temps»*, pointe *The Gentleman's Journal*, qui se fend d'un «Comment s'habiller comme Alain Delon». Le polo à manches longues est aussi un compagnon de route. En été? Une chemise unie suffit, mais à manches retroussées et, surtout, ouverte sur le torse – une chaîne en or s'y ajoutera à partir des années 80. Elle se porte avec un pantalon à taille haute (rarement un jean, Delon n'est pas James Dean) et des mocassins. Un blouson de cuir peut compléter le combo. Les lunettes de soleil qui planquent le regard insondable sont fréquentes (il a contribué au succès de la Vuarnet modèle 006, qui l'habille dans *la Piscine*), les montres de luxe aussi. En phase formelle, c'est costume gris, marine ou noir, avec ou sans cravate. Et, via *le Samouraï* de Melville, Delon a beaucoup fait pour le tandem fedora-trench porté col relevé.

Rien de révolutionnaire, donc. Sauf qu'il y avait sa façon d'habiter l'habit: *«nonchalance»*, *«chic sans effort»*, *«aisance naturelle»*, Delon avait le *mojo* qui transforme toute frusque en affirmation d'un style. Il est resté synonyme de ce pouvoir même après l'apogée de sa beauté, pour toujours inscrite dans l'inconscient collectif. La preuve, la publicité pour Eau sauvage de Dior. Elle s'affiche pour la première fois en 2009, l'acteur a 74 ans. Mais la photo utilisée (signée Jean-Marie Périer) datait, elle, de l'été 1966… Delon avait alors 30 ans. Le choc esthétique, lui, n'a pas vieilli.

SABRINA CHAMPENOIS



Alain Delon et son doberman Gala, en 1965. PHOTO GIANCARLO BOTTI. GAMMA-RAPHO

Un érotisme pour tous les goûts et tous les genres

Pour l'historienne Laure Murat, la beauté de Delon a toujours été teintée d'une ambiguïté propre à plaire aux femmes comme aux hommes. Une ambivalence finalement éclipsée par son image à la ville.

Depuis sa mort, une expression revient en boucle: Alain Delon était un acteur *«iconique»*. Une icône donc, c'est-à-dire une image *«à valeur symbolique et sacrée»*, portée par une beauté foudroyante, dont la charge érotique a eu longtemps une particularité: elle s'adressait aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Une jeunesse turbulente de voyou à fréquenter la pègre et les gigolos de Montmartre à Saint-Germain-des-Prés, un début de carrière époustouflant avec Visconti qui en fait son protégé et son égérie avec *Rocco et ses frères* (1960) puis *le Guépard* (1963), et en voilà assez pour esquisser le profil de l'icône gay.

Sous-texte homoérotique

Catapulté incarnation de «l'idéal masculin» (sous-entendu: hétérosexuel), Delon alimente néanmoins une ambiguïté qui n'est pas due qu'aux rôles en clair-obscur qu'il incarne, du sulfureux Tom Ripley de *Plein Soleil* (1960) signé René Clément à *Monsieur Klein* (1976) de



Sur le tournage de *la Piscine*, en septembre 1968. PHOTO AGIP. BRIDGEMAN IMAGES


Avec Maurice Ronet et Marie Laforêt dans *Plein Soleil* (1960). PHOTO SYGMA. GETTY IMAGES

Joseph Losey. Y compris dans ses films de tueur taiseux ou de flic implacable, l'acteur diffuse une sourde ambivalence libidinale dont a magnifiquement joué, notamment dans *le Samouraï* (1967) et *Un flic* (1972), un Jean-Pierre Melville qui reconnaissait volontiers le sous-texte homo-érotique de la plupart de ses films.

C'est cette ambivalence que Delon portera à son point d'incandescence dans le seul rôle d'homosexuel – viriliste et dans le placard – qu'il tiendra à ma connaissance, celui du baron de Charlus dans *Un amour de Swann* (1984) de Volker Schlöndorff. La performance de Delon, qui sauve tout le reste, y est sidérante de vérité et de justesse, à tel point qu'on ne peut plus penser au héros colérique et à moitié fou de Proust sans voir la silhouette raidie de l'acteur qui lance au narrateur, d'une voix sans appel et avec un regard terrassant : *«Ne savez-vous pas quel prodigieux personnage je suis ?»* Boucle bouclée : Delon devait déjà jouer le rôle de Charlus vingt ans auparavant dans le film que Visconti adaptait d'*A la recherche du temps perdu*, projet qui n'aboutira jamais.

Un acteur se parodiant lui-même

Le «trouble dans le genre» de la carrière de Delon s'arrête ici. L'idole des filles, l'homme à femmes, le partenaire dans la vie ou à l'écran de Romy Schneider et Mireille Darc éclipsent le reste, jusqu'à ce que sa carrière s'enlise dans des personnages de durs et de machos misogynes. A la ville, ses commentaires homophobes et racistes accablants de «vieux con» assumé achèvent de transformer l'icône équivoque et énigmatique des débuts en un acteur se parodiant lui-même, confiant aux journalistes être fier de son amitié avec Jean-Marie Le Pen *(lire pages 10-11)*.

L'histoire du cinéma glosera encore longtemps sur le génie d'Alain Delon, qui n'a jamais été aussi éclatant que dans les deux premières décennies de sa carrière, celles de son sourire solaire et de son regard ombrageux, de son énergie presque enfantine, de sa soudaine mélancolie d'homme sans âge et de cette palette très fine qu'il déploie dans des rôles quasiment silencieux. Gageons qu'elle retiendra David mieux que Goliath, et Janus mieux que Narcisse.

LAURE MURAT
Historienne et professeure de littérature à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA)


The Killer **(1989).** PHOTO12. ALAMY. MOVIESTORE COLLECTION LTD

Une aura jusqu'en Asie

Imité voire convoité, l'acteur fait l'objet d'innombrables références dans le cinéma asiatique.

«*Si le Japonais avait eu la chance d'être blanc, il aurait ressemblé à Alain Delon*», déclarait Alain Delon au journal de France 2 en avril 1996. L'aura de Delon en Asie aura fait se pâmer les fans là-bas, inspiré une marque de cigarettes, mais a-t-elle nourri des cinéastes ? Bloc de charisme marmoréen mutique, le «samouraï» y est à la fois une exception française et un produit asiatique livré clé en main. Populaire au Japon dès les années 60, la star est comparée pour son jeu à des acteurs de kabuki – l'une des formes du théâtre traditionnel nippon. *«Un peu loser»* aussi, déclarait Yoshi Yatabe, ex-programmateur au Festival international du film de Tokyo, parce que *«ce côté sombre a vraiment plu aux spectateurs japonais, qui préfèrent encourager les perdants»* (l'interprète du *Battant* aurait apprécié). Mais pas touche à Delon dieu vivant.

Trench-coat. Dans *Soleil rouge* (1971), c'est donc presque un honneur pour Toshiro Mifune, l'icône du cinéma japonais, d'être abattu par Delon en personne. Non, l'hommage le plus ambivalent à l'acteur dans la production culturelle japonaise reste le manga *Cobra*, où le héros, trop beau, trop reconnaissable, ressemble beaucoup à Delon, mais, pour échapper à ses ennemis, subit une opération qui le fait ressembler à… Belmondo. C'est à Hongkong, terreau plus propice au trafic culturel, que l'adoration de Delon suscite l'action et une envie d'échange. Traumatisé par le cinéma de Jean-Pierre Melville, John Woo pare son héros Chow Yun-Fat, dans *le Syndicat du crime* (1986), de l'uniforme de Delon porté dans *le Samouraï* : un trench-coat, avec, au cas où cela ne suffisait pas, une paire de lunettes de soleil de la marque Alain Delon sur le nez. Selon la légende, le succès du film fera grimper les ventes de l'accessoire à Hongkong.

Equivalent. Sans imper, Chow se «delonise» à nouveau pour Woo dans *The Killer* (1989) puis laisse l'honneur à Tony Leung dans le pétaradant *A toute épreuve* (1992) : Leung, fan de Delon dont il allait voir les films étant enfant, réussit davantage que Chow à émuler cette même force tranquille et mélancolique sans aucun postiche. Ailleurs, mettez un Leung langoureux, clope en bouche, chez Wong Kar-wai, en marcel dans *Chungking Express* (1994) ou en cravate dans *In the Mood for Love* (2000), et vous avez un équivalent oriental crédible du comédien au glamour gominé de *Plein Soleil*.

Il faut attendre Johnnie To, une décennie plus tard, pour qu'un cinéaste hongkongais ose essayer d'importer Delon. Le cinéaste pense à lui pour son premier film en langue anglaise, *Vengeance* (2009), où il aurait joué un ancien tueur nommé Costello (comme dans *le Samouraï*), en proie à une amnésie handicapante pour son projet de venger sa fille. Jouer les lions blessés, oui ; faire le poisson rouge, non. Delon se désiste et c'est une autre exception française, Johnny Hallyday, qui hérite du rôle. L'ultime rendez-vous manqué avec le cinéma asiatique, comme si admirer la bête de loin était le seul plaisir autorisé.

LÉO SOESANTO



La musique, vraie fausse note de la carrière de Delon
Il y a bien sûr la pochette de *The Queen is Dead* des Smiths et les «Paroles, paroles» avec Dalida. Mais on connait moins l'ASMR pour fans japonais ou l'album dédié à Victor Hugo…

Convention démocrate «L'arrivée de Harris a réveillé les gens»

Alors que s'ouvre ce lundi à Chicago le grand raout du parti présidentiel, «Libération» interroge des démarcheurs chargés de mobiliser les électeurs dans les «swing states», ces Etats cruciaux pour remporter le scrutin de novembre.

Par
JULIEN GESTER
Correspondant à New York

La campagne présidentielle américaine est sur le point d'entrer dans sa phase de sprint automnal, avec la rentrée et le début du vote anticipé dès mi-septembre dans certains Etats clés. D'ici là, l'été sans doute le plus fou de l'histoire politique américaine moderne (d'une tentative d'assassinat à un changement aussi soudain que tardif de candidat) doit se conclure par la convention démocrate qui se tient à partir de ce lundi à Chicago. Jusqu'à la coda du discours final prononcé par Kamala Harris jeudi soir, en acceptation de l'investiture du parti face à ses stars, ses ex-champions (Barack Obama et Bill Clinton doivent s'y exprimer, ainsi que le petit-fils et représentant du quasi centenaire Jimmy Carter), et les milliers de cadres et délégués attendus pour l'acclamer. Quelques inconnues demeurent, notamment quant au casting, mais avant tout sur l'écho et l'ampleur des importantes manifestations contre la guerre à Gaza prévues presque chaque jour en marge de l'événement, un demi-siècle après que la répression policière de l'opposition massive au conflit vietnamien avait marqué une édition 1968 de la convention démocrate… à Chicago.

Du point de vue du parti et de sa candidate, ces quatre jours de kermesse démocrate doivent surtout permettre d'acter solennellement le passage de témoin accompli sans heurt entre un Joe Biden en fin de carrière (attendu à la tribune dès le premier soir) et sa vice-présidente. Il s'agit de fêter l'héritage du premier et les promesses de la seconde, exhiber en *prime time* l'état de grâce euphorique affiché par la campagne Harris depuis lors. Des centaines de millions de dollars de dons engrangés, des records d'enrôlements de bénévoles et de nouvelles inscriptions sur les listes électorales, des sondages encore serrés mais raviveurs d'espoir, et le ralliement derrière la candidate du parti tout entier, désireux d'apparaître soudain ressoudé dans toutes ses nuances pour l'emporter le 5 novembre contre Donald Trump.

La même passion emportera-t-elle les seuls véritables décideurs au final, soit les électeurs des sept Etats pivots où le duel promet de se décider (Pennsylvanie, Michigan, Wisconsin, Géorgie, Caroline du Nord, Arizona, Nevada)? *Libération* a interrogé trois des soutiers de toute campagne politique américaine de terrain, qui, en frappant inlassablement aux portes dans ces fameux *swing states*, entendent agir sur les choix d'assez de citoyens pour infléchir l'issue du scrutin. Car, une nouvelle fois après les élections de 2016 et 2020, celui-ci pourrait bien ne se jouer qu'à quelques dizaines de milliers de ces voix auxquelles est aujourd'hui suspendu le devenir des Etats-Unis et bien plus que cela.



AU NEVADA «LES JEUNES SONT ÉLECTRISÉS»

Nathan Martinez, 23 ans, étudie à l'université de San Diego en Californie mais passe l'essentiel de son temps au Nevada, dans la région de Las Vegas, *«où il y a plus d'enjeux politiques»*. Il y est bénévole pour Progressive Victory, une organisation officiellement non partisane, mais inclinée à gauche, qui lui fait effectuer un important travail de terrain en faveur de l'engagement civique: il interroge les électeurs sur les problématiques qui leur importent le plus et le poids qu'ils prêtent ou non à leur suffrage. En 2020, Joe Biden avait gagné au Nevada par 33 596 voix (2,4% des suffrages).

«La campagne a totalement changé depuis trois semaines. Lors du récent meeting de Kamala Harris et de son colistier, Tim Walz, à Las Vegas, le stade entier était rempli de jeunes, et ça traduit un regain d'intérêt de la jeunesse qu'on observe sur le terrain. Les jeunes sont vraiment emballés, électrisés par cette proposition, ils trouvent Kamala Harris cool et intéressante, avec une aura de renouveau qui semble vraiment les attirer. C'est vrai aussi pour les femmes en particulier. Les électrices à qui je parle sont beaucoup plus déterminées à voter pour elle et sûres de leur vote.

«J'ai l'impression que plus de gens réfléchissent à l'importance de leur suffrage. Avant, une proportion élevée de gens pensaient que leur voix n'avait pas d'importance. C'est beaucoup moins vrai aujourd'hui. Même chez les conservateurs, j'ai l'impression que les gens ressentent davantage que leur vote compte, parce que chacun perçoit plus fortement la réelle différence dans les choix proposés. J'ai croisé un certain nombre de personnes qui avaient changé d'avis récemment.

«Pour les partisans de Trump, je pense que c'est en partie dû à la rhétorique de plus en plus folle de leur candidat, qui a par exemple dit qu'il voulait abolir le ministère de l'Education. J'ai parlé à beaucoup de conservateurs pro-Trump qui ont entendu ça et ont trouvé ça un peu fou. Parmi eux la plupart envisagent de s'abstenir, mais quelques-uns, plus rares, songent même à voter pour Harris. Ce qui est frappant, c'est qu'on voit que les gens réagissent fortement ces jours-ci à des choses que Trump dit depuis longtemps, comme s'ils prêtaient soudain plus attention, parce que l'arrivée de Harris dans la campagne a réveillé l'intérêt des gens pour l'élection, et les a conduits à se renseigner sur les candidats et les comparer, ce qu'ils ne faisaient pas avant.

«Personnellement, du temps du duel Biden-Trump, je trouve que ces vieux messieurs ne présentaient pas une image du pays à laquelle on pouvait vouloir s'identifier. Lors du meeting du ticket Harris-Walz à Las Vegas, on sentait un regain de patriotisme, les gens chantaient "USA, USA", ce qui n'était plus trop à l'ordre du jour dans les rassemblements démocrates. Hier encore, je parlais à un électeur conservateur qui me disait qu'il n'osait plus sortir son drapeau devant chez lui parce qu'il avait peur d'être moqué, stigmatisé par ses voisins progressistes. Pour moi, la campagne axée sur la joie et l'optimisme de Kamala et Walz redonne la possibilité d'être fier de son vote en tant qu'Américain. Et si j'ai bien conscience que ça ne parle pas pareil aux républicains, ça me plaît et ça m'est très utile dans un Etat clivé comme le Nevada où, quand je frappe aux portes, je me retrouve face à plein d'électeurs qui s'identifient avant tout comme des patriotes.

«J'ai aussi noté que les partisans hardcore de Trump sont d'un coup devenus beaucoup plus agressifs. L'autre jour, dans un quartier très Maga *[Make America Great Again, slogan de la mouvance trumpiste, ndlr]*, un gars s'est arrêté en voiture à côté de moi en faisant crisser ses pneus et s'est mis à me hurler dessus. Je n'avais jamais vécu ce genre de chose avant. J'ai l'impression qu'il y a chez eux beaucoup de colère et d'anxiété liée au changement de candidature démocrate, et on sent beaucoup d'énergie négative de leur part.»


Nathan Martinez (à droite) et un autre démarcheur bénévole, à Las Vegas. PHOTO JULIEN GESTER



WISCONSIN «L'IMPRESSION D'ASSISTER À QUELQUE CHOSE D'HISTORIQUE»

Daniella Goldfarb, 30 ans, est étudiante à l'université Marquette, à Milwaukee. L'élévation de Kamala Harris l'a conduite à rejoindre les opérations de porte-à-porte du Parti

Fresque représentant Kamala Harris sur le United Center de Chicago, où se tient cette semaine la convention nationale du Parti démocrate. PHOTO KEVIN DIETSCH. AFP

démocrate local, pour lequel elle n'avait pas l'habitude de prendre part activement aux campagnes. En 2020, Joe Biden avait devancé Donald Trump par 20682 voix (0,6%) dans le Wisconsin.

«J'étais résignée à l'idée de voter pour Joe Biden, quoi qu'il arrive. Mais le voir au débat présidentiel fin juin m'a rendue très inquiète. J'étais convaincue que non seulement il ne devait pas se présenter mais qu'il ne pouvait pas gagner, et j'avais le sentiment qu'il n'y avait rien que je puisse faire à ce sujet. Quand Kamala est devenue la candidate démocrate présumée, j'ai soudainement senti que tout avait changé.

«J'ai senti que je pouvais travailler avec cette candidate: il y avait maintenant une véritable conversation à avoir avec les gens, qu'il était possible de convaincre. C'est excitant et ça m'a motivée pour m'impliquer, ce que je n'avais jamais fait avant et n'aurais pu faire avec Biden. Avec des amis, on réfléchit aussi à d'autres organisations auxquelles on pourrait se joindre pour participer, et notamment sensibiliser les électeurs à ce qui est en jeu autour des droits des femmes et la question de l'avortement. Il y a beaucoup de travail à mener sur ce front, trop de gens sont hélas mal informés.

«Un militant plus âgé avec qui j'ai fait du porte-à-porte a été frappé par le soudain ralliement de jeunes gens plein d'enthousiasme, débarquant tous en même temps il y a deux ou trois semaines. Il y a apparemment beaucoup d'énergie qui a déferlé d'un coup. Parmi mes amies et les femmes avec qui je travaille, on est nombreuses à avoir l'impression d'assister à quelque chose d'historique et à vouloir en être. Je ressens beaucoup d'emballement, y compris parmi des gens qui ne s'intéressaient parfois à la politique que de loin et cherchent aujourd'hui à obtenir un billet pour le meeting de Kamala Harris et Tim Walz à Milwaukee, mardi.»



GÉORGIE «ON SENT LES ÉLECTEURS MOINS DÉSESPÉRÉS»

Olivia Harrison, 31 ans, employée dans le marketing pour un grand studio de cinéma, milite à Atlanta au sein de la section locale du parti des Socialistes démocrates d'Amérique (DSA, dont Alexandria Ocasio-Cortez était jusqu'à récemment la représentante la plus illustre sur la scène nationale), réalisant fréquemment depuis deux ans des campagnes de porte-à-porte sur des questions comme le droit à l'IVG. En 2020, Joe Biden n'avait remporté l'Etat de Géorgie que par 11413 voix (0,2%).

«Depuis fin décembre nous démarchons chaque week-end pour un candidat DSA à l'assemblée de l'Etat, dans notre district du nord-ouest d'Atlanta. Bien que nous ne fassions pas campagne spécifiquement pour Kamala Harris, l'élection présidentielle survient presque toujours dans les conversations car c'est le principal point d'entrée dans la politique pour la plupart des Américains. Nous nous adressons à des électeurs pour la plupart très progressistes, démocrates, souvent très anti-Trump, donc la question de voter pour lui ne se posait pas. Mais j'observe que le changement de candidature suscite un réel sentiment d'opportunité chez beaucoup, qui y voient la possibilité d'un changement de ligne.

«Sur la question du conflit Israël-Palestine, en particulier, on entend de plus en plus de personnes formuler l'espoir que si les choses ont pu bouger au niveau de la candidature, le parti et sa candidate pourraient aussi évoluer enfin en faveur d'un cessez-le-feu effectif, ou d'un gel des aides à Israël. On parle d'électeurs qui sont très frustrés par ce qu'ils entendent sur cette question au niveau national, qui ne répond pas du tout à leurs aspirations. Il y a un réel espoir que ce bouleversement appelle un virage radical.

> «En tant que gauchiste, je ne peux pas être enthousiasmée par le ticket démocrate.»
> **Olivia Harrison** militante socialiste démocrate

«Ce n'est évidemment pas que Kamala est perçue comme pro-Palestine, mais, déjà, elle n'est pas Biden, et on a vu qu'elle était ouverte au dialogue avec les représentants du mouvement "uncommited" *[qui avaient dans certains Etats, comme le Michigan ou le Wisconsin, voté en nombre contre Biden lors des primaires démocrates pour manifester leur opposition à sa politique proche-orientale, ndlr]*. Il faudrait beaucoup plus et une prise de position ferme de sa part pour la Palestine et le cessez-le-feu afin que ça affecte fortement l'engagement en sa faveur. Mais si ce n'est encore qu'une amélioration ténue, il est désormais perceptible que les lignes peuvent bouger, et ça suscite une certaine excitation.

«Sincèrement, en tant que gauchiste, je ne peux pas être vraiment enthousiasmée par le ticket démocrate: Kamala ça reste l'*establishment*, mais cela fait vraiment du bien d'avoir une autre option que les deux mêmes vieux types d'il y a quatre ans, et c'est ce qu'expriment les électeurs à qui je parle. On les sent moins désespérés, plus apaisés, soulagés par la fraîcheur introduite dans ce scrutin par Kamala Harris. Le désir d'implication dans les enjeux politiques apparaît plus élevé.

«Enfin, même si je tends à penser contre le "prisme identitaire en politique" *[identity politics]*, ça ne veut pas dire qu'il n'existe pas et c'est très significatif pour les électeurs à qui je parle qu'une femme de couleur soit la candidate, plutôt qu'un autre vieil homme blanc déjà en politique depuis cent ans. Ça ne signifie pas qu'il faille ignorer ses idées et les problèmes que celles-ci peuvent poser, mais c'est très stimulant pour les gens de pouvoir imaginer une femme noire et asiatique à la Maison Blanche.»





A Gaza en guerre, on porte les mêmes habits «depuis dix mois» et des chaussures trouées Dans l'enclave palestinienne, ravagée par la guerre qui dure depuis le 7 octobre, on s'habille comme on peut avec ce qu'il reste de la vie d'avant. Une illustration de l'ensemble des pénuries que subissent ses habitants. PHOTO AFP

Frappe israélienne au **Sud-Liban**: les civils entre angoisse et impuissance

Après la mort de dix réfugiés syriens dans une attaque de Tsahal durant la nuit de vendredi à samedi, les tensions sont à leur maximum. Dans le brouillard des négociations, les Libanais craignent que le conflit s'éternise.

Par **ARTHUR SARRADIN**
Envoyé spécial à Nabatieh (Liban)

L'HISTOIRE DU JOUR

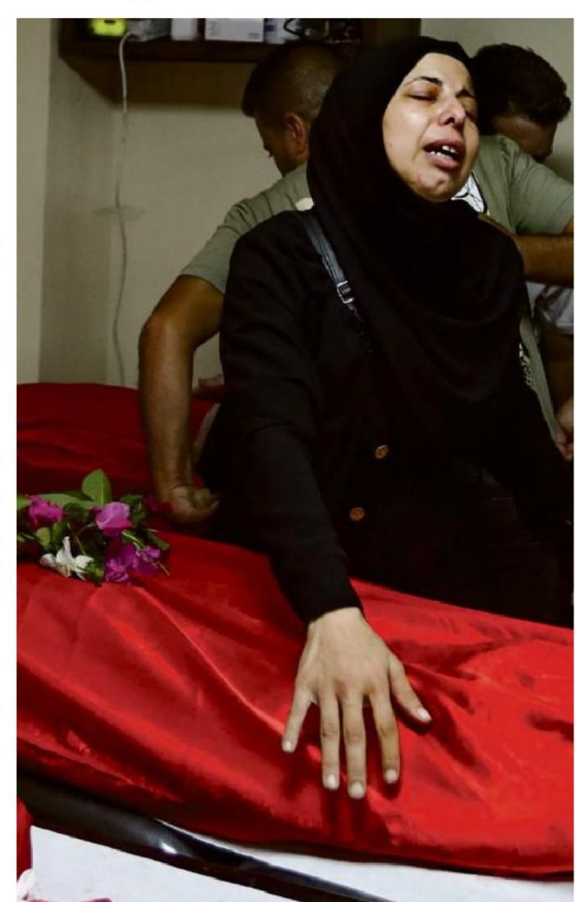
Sur le flanc de la colline où pointe le village de Blat, au Sud-Liban, quatre corps défilent enveloppés d'un linceul rouge satiné. Une poignée d'hommes portent à bout de bras les dépouilles des civils morts dans la nuit de vendredi à samedi dans le sud du pays. Dix réfugiés syriens, tués dans un immeuble avoisinant un entrepôt ciblé par Tsahal à Nabatieh, à quelques kilomètres au nord de la frontière. Le village traverse son onzième mois de guerre, et le cortège funèbre se tient sous les bourdonnements de l'aviation israélienne. *«Des lâches ! Des criminels !»* s'exclame Abu Muhammad, 80 ans. A sa hauteur, il regarde le suaire qui recouvre la silhouette d'un minuscule corps… Celui de son petit-fils, Ahmed, âgé de 18 mois. L'oncle d'Ahmed est là aussi, il titube, ne veut pas voir le corps de son neveu disparaître dans la fosse. Il met un pied dans la tombe, et fond en larmes en prononçant son nom. Deux hommes le rattrapent, l'un lui met la main sur la bouche pour étouffer ses sanglots. *«Ça suffit, laisse le partir… le martyr est le bien-aimé de Dieu !»* Les hommes autour psalmodient ces derniers mots. Puis le silence retombe. Ils sont peu nombreux réunis autour de la sépulture. Quelques dizaines tout au plus. Loin des larges processions qui accompagnent d'ordinaire les morts de la guerre dans les villages du Sud-Liban. Seuls quelques Libanais de Blat sont venus se joindre aux condoléances *«Ce sont des Syriens… beaucoup ne les connaissaient même pas»*, commente l'un d'eux. Il y a quelques heures, ces familles de réfugiés, pour la plupart originaires de Homs, ne savaient même pas où les autorités les laisseraient enterrer leurs défunts.

LIBAN
Beyrouth
Mer Méditerranée
Nabatieh
SYRIE
ISRAËL
GOLAN
50 km

Edifice. Un jeune cheikh mène la prière qu'il lit sur son téléphone, en bégayant par moments. *«Tout musulman qui est tué sans raison est un martyr… Des civils, des combattants… nous devons tous nous unir face à notre ennemi»*, récite-t-il. Des hommes du Hezbollah sont là, observent le rassemblement. Le village est dans cette partie du Sud-Liban qui, depuis le 7 Octobre, vit au rythme des échanges de tirs entre le parti-milice chiite et l'armée israélienne. *«Mais moi je ne suis affilié à aucune organisation*, jure Hussein Tahmaz, le propriétaire du site où la famille de réfugiés a été tuée. *Mon entrepôt était simplement utilisé par moi et mes employés.»* A quelques kilomètres de là, au milieu de l'édifice éventré, les effets personnels des victimes se mêlent encore aux décombres. Des hommes surveillent le périmètre, branchés à leurs talkies-walkies. L'armée israélienne, sans évoquer la mort des dix civils, affirme seulement que sa cible était *«un entrepôt d'armes du Hezbollah»*. Situé entre le cimetière de Blat et le lieu de la frappe, le village de Marjayoun est pris dans l'étau du conflit. A l'entrée, la grande route de l'est donne une vue imprenable sur la ville voisine de Khiam et la vallée en guerre. Ce samedi est mouvementé. De tous les côtés, les frappes israéliennes font s'élever, chaque demi-heure, des panaches de fumée en nuances de volutes grises. Le Hezbollah a revendiqué une salve de dizaines de roquettes Katioucha sur une localité de Galilée, blessant deux soldats israéliens.

Asaad, lui, prend tranquillement son café dans une sandwicherie de l'hypercentre. Le sexagénaire, rondouillard, loge chez un ami depuis le mois de décembre. Il fait partie des nombreux déplacés de la ville de Khiam. Malgré le vacarme qui l'assaille au quotidien, il semble imperturbable. Il y a quatre jours, deux membres du Hezbollah ont pourtant été tués dans leur voiture à quelques mètres de la table où il se repose. *«Tant pis si je meurs ici !»* répète-t-il. Le bruit des frappes et des drones ne l'effraie plus. *«De toute façon qu'est-ce qu'on peut y faire ?»* Il pointe le ciel du doigt en riant : *«Les Israéliens peuvent faire ce qu'ils veulent, ils voient tout avec leurs drones… Tout ! En ce moment, je suis sûr qu'ils connaissent même la taille de nos caleçons !»*

«Rentrer». En observant la guerre, les attaques, les ripostes et contre-ripostes, les habitants de Marjayoun passent leurs journées à commenter l'histoire qui se joue au-dessus de leurs têtes. Les négociations en cours à Doha aboutiront-elles ? Faut-il croire à un cessez-le-feu ? *«Bof…»* Ici les habitants se laissent porter par la vague. *«On pense que personne n'a intérêt à la guerre totale*, se console Asaad. *Mais qui peut prévoir la riposte ou non de l'Iran ? Et du Hezbollah ? La prochaine attaque des Israéliens ? Et la suite des négociations ? Personne.»* Pour les civils du Sud-Liban, le présent de la guerre s'étire. Asaad conclut : *«On veut une seule chose… rentrer à la maison.»*



Une proche des victimes de la frappe de Nabatieh, samedi. PHOTO M. ZAATARI. AP

LA TRÊVE SE JOUERA AU CAIRE

Les négociations pour obtenir un cessez-le-feu à Gaza, conduites jeudi et vendredi à Doha, au Qatar, reprendront cette semaine dans la capitale égyptienne. Le secrétaire d'Etat américain, Antony Blinken, qui sera sur place mardi, estime que les blocages *«peuvent être surmontés»*. Mais le Premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, juge qu'il faut *«diriger la pression sur le Hamas»* plutôt que sur son pays. Pour l'organisation islamiste, absente des discussions, imaginer qu'un accord est *«proche»* relève de l'*«illusion»*.





En Argentine, l'ancien président Alberto Fernández inculpé pour violences contre son ex-femme L'ancien chef de l'Etat, qui a permis notamment la légalisation de l'IVG et fait de l'égalité hommes-femmes une priorité de son mandat, est inculpé pour avoir frappé puis menacé la première dame après qu'elle a porté plainte. PHOTO AFP

Tour de France femmes Victoire de la Polonaise Katarzyna Niewiadoma


AFP

A l'issue d'une étape très disputée, la Polonaise Katarzyna Niewiadoma a remporté son premier Tour de France devant la Néerlandaise Demi Vollering, vainqueure au sommet de l'Alpe d'Huez. Troisième des deux éditions précédentes de la Grande Boucle, Niewiadoma, 29 ans, succède au palmarès à Vollering, pourtant grande favorite cette année. La Néerlandaise Pauliena Rooijakkers complète le podium. En retard depuis une chute lors de la cinquième étape, Vollering a joué son va-tout en attaquant à un peu plus de 50 kilomètres de l'arrivée dans l'ascension du col du Glandon, classé hors catégorie. Il lui manquera finalement quatre secondes pour l'emporter, un écart minuscule et mouvant, chacune des deux semblant pouvoir prétendre à la victoire jusqu'aux derniers instants de la course. Puck Pieterse remporte le maillot blanc de meilleure jeune, Justine Ghekiere le maillot à pois de meilleure grimpeuse et Marianne Vos le maillot vert du classement à points. *(avec AFP)*

«Le risque d'infection par un virus Mpox de clade 1 [en Europe] est considéré comme faible à ce jour par le Centre européen de prévention et de contrôle des maladies.»

SANTÉ PUBLIQUE FRANCE

Alors que la pathologie s'est déjà propagée dans plusieurs pays d'Afrique – menant à des cas de formes graves et des décès, très majoritairement chez des enfants, souvent déshydratés ou malnutris, dans le cadre de surinfections bactériennes sévères de lésions cutanées, et des patients positifs au VIH, non ou mal traités –, Santé publique France se veut rassurant malgré une plus grande agressivité du nouveau variant. D'autant que la France dispose, selon Frédéric Valletoux, ministre délégué en charge de la Santé, d'un *«stock robuste»* de vaccin, une campagne préventive des nouveaux publics à risque pourrait, comme en 2022, permettre d'endiguer rapidement la propagation.

NATHALIE RAULIN

A lire en intégralité sur *Libération.fr*

Russie L'Ukraine frappe encore

Un deuxième pont enjambant la rivière Seim, qui serpente de part et d'autre de la frontière, a été détruit en Russie par les Ukrainiens. L'annonce intervient au treizième jour de l'incursion des forces de Kyiv dans la région de Koursk. Le commandant de l'armée de l'air ukrainienne, Mykola Oleshchuk, a partagé dimanche sur sa chaîne Telegram les images de la frappe. *«L'armée de l'air continue de priver l'ennemi de capacités logistiques avec des frappes aériennes précises, ce qui affecte considérablement le cours des hostilités»*, a-t-il commenté, sans toutefois dater ni localiser cette frappe.

A lire en intégralité sur *Libération.fr*.

Royaume-Uni Les œuvres épargnées après l'incendie du Somerset House

Les œuvres d'art exposées dans le centre londonien Somerset House, affecté samedi par un incendie sur son toit, n'ont pas été endommagées, et le bâtiment est resté partiellement fermé dimanche pour permettre aux pompiers d'enquêter sur l'origine du feu. Installée dans le centre d'art, la galerie Courtauld, qui expose des œuvres de Vincent Van Gogh – dont son célèbre *Autoportrait à l'oreille bandée* de 1889 –, Edouard Manet, Claude Monet ou encore Paul Cézanne, *«n'a pas été directement affectée par le feu»*.

Au Venezuela, l'opposition brave la répression

Et revoilà María Corina Machado. La cheffe de file de l'opposition vénézuélienne s'est faufilée, cachée sous une capuche, samedi dans la foule à Caracas, qu'elle a une nouvelle fois appelé à se mobiliser contre la réélection contestée de Nicolás Maduro, avant de grimper sur la même camionnette qui lui avait servi pour faire campagne. Face aux policiers en nombre, les manifestants n'avaient pas grand-chose à opposer. Si ce n'est leurs drapeaux et de petits bordereaux de papiers : les fameux procès-verbaux qui sont au cœur de la crise politique. Depuis le 29 juillet, lorsque le Conseil national électoral a proclamé Nicolás Maduro vainqueur du scrutin de la veille, tout le monde les réclame. L'autorité électorale dit être victime d'une interminable cyberattaque – ce que personne ne semble croire – et ne peut donc prouver les 52 % de voix qu'aurait obtenues le chef de l'Etat.

L'opposition, à l'inverse, assure avoir récupéré plus de 80 % des procès-verbaux grâce à ses témoins présents dans les bureaux de vote. Et leur cumul annonce une large victoire de l'opposant Edmundo González Urrutia : 67 % des suffrages contre à peine 30 % pour Maduro.

L'ex-candidat, qui se dit maintenant *«président élu»*, a disparu des radars depuis le 30 juillet, en même temps que s'abattait une violente répression. Elle aura fait jusqu'ici 25 morts, 192 blessés, et 2 400 arrestations.

«Nous n'abandonnerons pas la rue!» promet María Corina Machado aux téméraires venus l'admirer. *«Nous n'avons pas peur !»* répondent-ils en chœur. Mais l'écho ne prend pas au-delà des quelques immeubles de l'avenue Francisco de Miranda où la foule est massée.

Car depuis trois semaines, les rues du Venezuela sont silencieuses. Chaque jour, les réseaux sociaux – que Nicolás Maduro tente de réguler – relaient de nouvelles arrestations ou sentences. Cette semaine, l'Assemblée nationale a voté une loi qui porte directement atteinte aux organisations de défense des droits de l'homme. Une autre, encore en discussion, prévoit de lourdes peines pour tout ce qui a trait de près ou de loin au «fascisme», sans vraiment le définir. A Caracas, les partisans du Président ratissent la ville à moto.

La manifestation de samedi se voulait mondiale, pour inclure les 7,5 millions de Vénézuéliens qui ont fui le pays depuis 2015, selon l'ONU. Et aussi faire monter la pression de la communauté internationale. Plusieurs pays, dont les Etats-Unis, ont reconnu la victoire d'Edmundo González sans pour autant le considérer président. D'autres, historiquement plus proches de Nicolás Maduro, commencent à s'agacer de cet ancien ami qui refuse de montrer les preuves de sa victoire. C'est le cas du Mexique d'Andrés Manuel López Obrador. Ou encore de la Colombie de Gustavo Petro et du Brésil de Lula.

A la manifestation de Caracas samedi, tout le monde a fini par se disperser, retourner se cacher et pester en silence. María Corina Machado la première. A dos de mototaxi, la capuche repliée.

BENJAMIN DELILLE

A lire en intégralité sur *Libération.fr*.



Du fonctionnement aux précédents, tout savoir sur la destitution

Libé fait le point sur la procédure que les insoumis menacent d'engager contre le président de la République, qui se refuse pour l'instant à nommer un (ou une) Premièr(e) ministre. Selon des constitutionnalistes, elle a très peu de chances d'aboutir.



Emmanuel Macron à Bormes-les-Mimosas, samedi. PHOTO MANON CRUZ. AFP

Menace de **destitution**: le coup de com de LFI agace au sein du NFP

Si elle souligne la procrastination provocatrice du Président, la sortie des insoumis dans «la Tribune dimanche» contrarie les autres partis de l'alliance de gauche car elle pourrait fragiliser l'hypothèse Castets à Matignon.

Par **THOMAS LEGRAND**

L'HISTOIRE DU JOUR

La France insoumise est la première à tirer au sortir du pont du 15 août. Et elle a choisi un gros calibre, pour faire du bruit. Mais ce sera à blanc, puisque son initiative n'a aucune chance d'aboutir. Samedi soir, dans un texte publié dans *la Tribune dimanche*, les insoumis ont menacé d'engager une procédure de destitution contre le Président qui tarde à *«prendre acte»* du résultat des élections législatives du 30 juin et 7 juillet. Les leaders mélenchoniens (Jean-Luc Mélenchon, lui-même, Manuel Bompard et Mathilde Panot) accusent Emmanuel Macron d'être coupable d'un *«coup de force institutionnel contre la démocratie»*. *«Nous donnons à cette tribune un rôle concret d'avertissement solennel»*, écrivent-ils.

Les chefs insoumis citent l'article 68 de la Constitution, qui donne la possibilité au Parlement de destituer le président en cas de *«manquement à ses devoirs, manifestement incompatible avec l'exercice de son mandat»*. Mais les conditions institutionnelles et politiques ne pouvant être réunies, cette procédure n'a aucune chance d'être enclenchée, et encore moins d'aboutir. C'est donc d'abord un coup médiatique destiné à souligner symboliquement le scandale politique que représente la procrastination provocatrice d'Emmanuel Macron s'agissant de la non-nomination d'un ou d'une Première ministre. En réalité, rien, dans la Constitution n'oblige le Président à se hâter, mais l'esprit du texte fondamental et la moindre des bienséances démocratiques voudraient que le chef de l'Etat tire enfin les conséquences, six semaines après des élections précipitées, voulues par lui et pour lesquelles la campagne express n'aura duré qu'une vingtaine de jours.

Combat. La principale victime – mais n'est-ce pas le véritable but? – sera sans doute le Nouveau Front populaire lui-même. L'initiative de Jean-Luc Mélenchon et de ses plus fidèles soutiens a été prise sans concertation avec les autres composantes (socialistes, écologistes et communistes) de l'alliance de gauche. Il fallait bien marquer le coup et ne pas tarder à souligner la situation antidémocratique instaurée par le maintien outre mesure du gouvernement Attal, défait par les urnes, plaident les insoumis. Mais depuis le texte surprise dans *la Tribune dimanche*, les boucles WhatsApp des leaders NFP chauffent de réactions affligées et même furieuses contre une nouvelle *«provocation»*, un nouveau coup bas pour diviser la gauche avant le rendez-vous à l'Elysée entre le président de la République et les principaux responsables politiques, en présence de Lucie Castets, prévu vendredi.

> «Jean-Luc Mélenchon fait un beau cadeau à Emmanuel Macron quelques jours avant notre rendez-vous à l'Elysée.»
> **Olivier Faure** premier secrétaire du PS

Olivier Faure, qui aurait préféré passer un anniversaire plus tranquille en famille dimanche, file la métaphore pour exprimer son sentiment: *«Jean-Luc Mélenchon fait un beau cadeau à Emmanuel Macron quelques jours avant notre rendez-vous à l'Elysée»*, juge-t-il, passablement agacé. L'initiative insoumise ne donne-t-elle pas un argument de plus à Emmanuel Macron pour refuser de laisser sa chance à Lucie Castets, la candidate du NFP pour Matignon? Pourquoi nommerait-il une personnalité issue d'une alliance politique arrivée de justesse en tête, très loin de la majorité absolue et qui, au vu de cette menace de destitution totalement abusive, promet une cohabitation de combat? Dans les rangs des parlementaires socialistes et communistes, mais aussi chez les écologistes, certains sont persuadés que depuis le renversement du rapport de force entre PS et LFI aux européennes, les insoumis veulent avant tout miner le NFP de l'intérieur, diviser les socialistes et les écologistes en occupant l'espace médiatique, obligeant leurs partenaires à se positionner à partir de leurs initiatives.

Compromis. Ces derniers temps, Lucie Castets multiplie les déclarations et les signes d'ouverture en direction des autres forces politiques. Tout, si elle était nommée à Matignon, serait négociable avec les autres groupes parlementaires. Les rapporteurs des textes soumis au Parlement pourraient même être issus des oppositions. On est loin du *«tout le programme du NFP, rien que le programme du NFP»* prôné par les porte-parole LFI au lendemain des législatives. A croire que les insoumis ne veulent pas d'une expérience gouvernementale avec des socialistes, des écologistes et des communistes convertis à l'esprit de compromis.

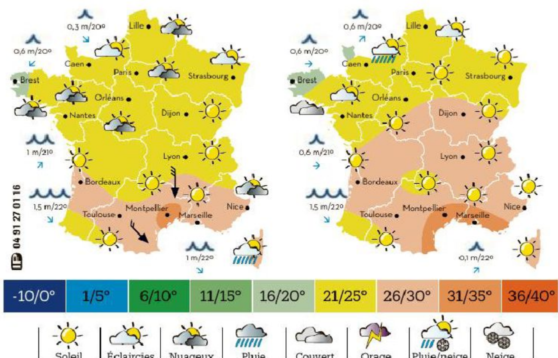
Heureusement, soulignent les socialistes, l'initiative insoumise sera noyée par la nouvelle qui écrase tout: la mort d'Alain Delon. On se console comme on peut.

LUNDI 19

L'anticyclone des Açores apporte du beau temps sous des températures de saison. Quelques cumulus se développent sur les reliefs de l'est l'après-midi.
EN SOIRÉE Le temps reste sec et très doux, voire chaud au sud-est.

MARDI 20

Beau temps généralisé avec hausse des températures. Le ciel pourrait s'ennuager sur un quart nord-ouest à l'approche d'une perturbation.
EN SOIRÉE Beau temps calme et doux. Quelques brumes se forment par endroit.



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	14	25	Lyon	16	25	Alger	23	28
Caen	14	22	Bordeaux	14	26	Berlin	16	22
Brest	14	20	Toulouse	16	26	Bruxelles	13	24
Nantes	14	23	Montpellier	18	32	Jérusalem	25	34
Paris	13	24	Marseille	20	30	Londres	11	23
Strasbourg	16	24	Nice	22	29	Madrid	19	35
Dijon	14	23	Ajaccio	20	27	New York	22	27



www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef
Michel Becquembois (spéciaux), Frédéric Béziaud (prépresse), Laure Bretton (JO), Gilles Dhers (pilotes web), Christian Losson (enquête), Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Alemagna (France), Anne-Laure Barret (environnement), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (L), Sonia Delesalle-Stolper (monde), Fabrice Drouzy (suppléments), Yoann Duval (forums), Matthieu Ecoiffier (idées), Quentin Girard (modes de vie), Cédric Mathiot (checknews), Camélia Paugam (actu), Didier Péron (culture)

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite@liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France



Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.
Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.
Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@liberation.fr

SUDOKU 5355 MOYEN

9		6				7		
	8		3		6	5	9	
	3		5	9	7		2	
2	1		8				7	9
			4		1			
8	7			3			5	6
	4		2	5	9		1	
	9		6	8	3		4	
		8				9		

SUDOKU 5355 DIFFICILE

	3	1	5		2		8	
		2				6		
6			9	1				5
	1		6		9		3	
2		5						4
	8		4		7		5	
8				7				1
		7				3		
	9		3		5		4	

Solutions des grilles précédentes

MOYEN

3	4	5	6	7	2	8	9	1
7	1	8	5	9	3	6	2	4
6	9	2	1	4	8	5	3	7
9	8	1	2	3	4	7	5	6
2	5	3	7	8	6	4	1	9
4	6	7	9	5	1	2	8	3
5	2	6	3	1	7	9	4	8
8	3	9	4	6	5	1	7	2
1	7	4	8	2	9	3	6	5

2	3	5	7	4	6	8	1	9
9	4	6	1	3	8	2	5	7
1	7	8	9	2	5	6	3	4
3	5	4	2	7	9	1	8	6
6	1	7	8	5	3	9	4	2
8	9	2	4	6	1	3	7	5
4	2	1	6	8	7	5	9	3
7	8	3	5	9	2	4	6	1
5	6	9	3	1	4	7	2	8

DIFFICILE


Le centre pénitentiaire de Luynes (Aix-en-Provence) en mai. PHOTO ANTHONY MICALLEF. HAYTHAM. REA

Surpopulation carcérale: que fait l'Etat?

La délinquance n'explose pas, et le gouvernement ne cesse de renforcer les peines passibles d'emprisonnement, entraînant une augmentation d'un tiers du nombre de détenus depuis quatre ans.

Par
PRUNE MISSOFFE


DR

Responsable des analyses et du plaidoyer de l'Observatoire international des prisons

«*Plus vite, plus haut, plus fort.*» Cette devise olympique n'est plus circonscrite au champ sportif, car elle semble reprise de manière dramatique par les institutions répressives, sous la forme de *«plus d'enfermement, plus de surpopulation, plus d'indignité»*. Alors que les prisons françaises sont inhumaines, fabriquent de l'exclusion sociale et échouent à prévenir la récidive, un nouveau record absolu a été battu au 1er juillet, pour le neuvième mois consécutif, avec 78 509 personnes incarcérées.

«HUIT DANS 15 M²»

Concrètement, cela signifie que toujours plus de personnes sont soumises à des traitements inhumains ou dégradants, ou qu'elles y sont soumises pour une durée plus longue. Car loin des clichés trop souvent relayés de personnes «logées, nourries, blanchies» en prison, les conditions de détention sont majoritairement indignes. Plus d'une prison française sur quatre a déjà été condamnée sur ce motif (parfois à plusieurs reprises) par les tribunaux administratifs ou par la Cour européenne des droits de l'homme. L'Observatoire international des prisons (OIP) reçoit, au quotidien, de nombreux témoignages de cellules vétustes, insalubres et infestées de rats, cafards ou punaises de lits, sans aucune intimité, dans une promiscuité intenable, avec des toilettes ouvertes sur la cellule, de températures glaciales l'hiver et étouffantes l'été, de carences alarmantes en termes d'accompagnement, d'activités et d'accès aux soins…

L'augmentation continue du nombre de personnes détenues aggrave de fait une surpopulation carcérale devenue endémique. Au 1er juillet, elle frôle 127 % au niveau national et dépasse les 152 % dans les maisons d'arrêt, où sont enfermées les deux tiers des personnes détenues (dans l'attente de leur procès, ou condamnées avec un reliquat de peine de deux ans ou moins). Ce taux d'occupation franchit la barre des 200 % dans a minima 19 prisons – les données publiées par l'administration pénitentiaire, fondées sur des calculs biaisés, restant largement en deçà de la suroccupation subie dans les quartiers dédiés aux hommes détenus. Et 3 526 personnes sont contraintes de dormir sur des matelas de fortune posés à même le sol. Chacun de ces chiffres est un record absolu. Chacun de ces chiffres se traduit par des atteintes scandaleuses aux droits des personnes détenues.

«On est à huit personnes dans 15 m². Deux dorment par terre. On n'a pas de place, aucune intimité, témoigne une personne détenue en centre pénitentiaire auprès de l'OIP. *On se marche littéralement dessus. Ce n'est pas propre, la douche est cassée. En gros, on est des chiens.»* La construction de nouvelles places de prison n'y fera rien: le parc pénitentiaire n'a jamais été aussi vaste, et la surpopulation carcérale n'a jamais été aussi grave. Car l'adage n'a jamais été contredit: «Plus on construit, plus on enferme.» Pour une raison, somme toute, assez logique: tant que les causes de l'augmentation du nombre de personnes détenues seront ignorées, cela reviendra à mettre un pansement sur une plaie béante. Ces causes sont pourtant largement identifiées. La surincarcération est la conséquence directe de politiques pénales de plus en plus répressives. Le nombre de comportements passibles d'emprisonnement, la durée des peines encourues et le nombre de peines fermes prononcées ne cessent d'augmenter. Résultat, en quarante ans, le nombre de personnes détenues pour 100 000 habitants a doublé. Sans corrélation avec l'évolution de la délinquance.

En octobre 2023, la Cour des comptes soulignait elle-même dans un rapport dédié au sujet: *«Alors que les enquêtes dites de "victimation" menées par l'Insee font état d'une certaine stabilité des faits de délinquance dont les ménages ont été victimes, la réponse pénale à la délinquance s'est durcie au cours des dernières années.»* Avant de compléter: *«Ces tendances, qui attestent d'un durcissement de la réponse pénale pendant les vingt dernières années, n'ont pas été perçues par l'opinion publique, qui continue de considérer la justice comme trop laxiste.»*

> «Ce n'est pas propre, la douche est cassée. En gros, on est des chiens.»
>
> **Un détenu** cité par l'Observatoire international des prisons

DYNAMIQUE RÉPRESSIVE

Les autorités ont bien eu un sursaut, au cœur de la crise sanitaire: combinées avec la diminution des incarcérations due au ralentissement de l'activité judiciaire, des libérations anticipées ont alors conduit à une baisse historique de la population carcérale. Mais, au «fol espoir» généré par cette situation, a succédé une folle surincarcération: en l'espace de quatre ans, on compte dans les prisons françaises 20 000 personnes de plus, soit une augmentation de plus d'un tiers. Et la dynamique répressive est de plus en plus boulimique: sur les six premiers mois de l'année 2023, plus de 200 modifications législatives ont été étudiées par le Parlement pour créer des infractions punies de prison ou durcir les peines encourues. Cette politique est pourtant différente dès qu'on traverse la Manche: mi-juillet, le nouveau gouvernement britannique a annoncé la mise en place d'un dispositif de régulation de la population carcérale, en avançant le moment de la peine où la personne détenue est éligible à une libération anticipée sous contrôle judiciaire. A peine une semaine après son arrivée au pouvoir, il a estimé qu'un plan d'action d'urgence était nécessaire. Il est question de *«prisons au bord de l'asphyxie»*, de *«crise dans les établissements pénitentiaires»* ou encore de *«point de rupture absolu»*: le taux d'occupation pourrait bientôt dépasser 100 %. Le décalage avec l'inertie des autorités françaises est effarant: alors, quand se réveilleront-elles? Quel niveau d'inhumanité faudra-t-il atteindre pour cesser de recourir à tour de bras à la prison? On peut faire autrement, vraiment. Et le temps presse.



Répression des femmes dans la prison d'Evin en Iran : pour une enquête internationale indépendante

Le 6 août, plusieurs prisonnières politiques dont la prix Nobel de la paix Narges Mohammadi ont été violemment battues par les forces de sécurité. Des agissements inédits dénoncés par un collectif de militants des droits humains.

Nous, militant·e·s des droits humains, engagé·e·s pour l'égalité entre les genres et le respect de l'Etat de droit, nous alarmons ces derniers jours du récit qui nous parvient depuis le quartier des femmes de la prison d'Evin. Arrêtées et arbitrairement détenues en raison de leurs seuls combats pour la liberté et les droits humains en Iran, de toutes les opinions, croyances et générations, les prisonnières politiques d'Evin seraient aujourd'hui environ soixante-dix.

Nous tenons pour établies les violences qu'elles disent avoir subi le 6 août de la part de leurs geôliers et des forces de sécurité ayant investi en nombre la prison des femmes le même jour. Nous les assurons du soutien de l'ensemble de nos organisations et des citoyens et militants qui s'y investissent chaque jour.

D'après nos informations, dûment vérifiées et corroborées par plusieurs médias indépendants, ce 6 août, plusieurs prisonnières politiques ont été violemment attaquées et battues par des gardes et des agents de sécurité tandis qu'elles protestaient contre l'exécution, en secret et à l'aube, de Reza Reza (Gholamreza) Rasaei, manifestant du mouvement «Femme, Vie, Liberté», en l'absence d'information préalable de sa famille et de son avocat et après avoir subi des actes de torture et des aveux forcés.

Droit. Cette répression inédite intervenait alors que les femmes s'étaient rassemblées dans la cour de la prison et faisaient pacifiquement usage de leur liberté d'expression, scandant des slogans exigeant l'abolition de la peine de mort et l'arrêt immédiat de toutes les exécutions. Ce rassemblement intervenait, par ailleurs, dans le prolongement d'une série de mobilisations, tantôt initiées, tantôt suivies, par le quartier des femmes pour exiger l'annulation des condamnations à mort de leur camarade de cellule, Pakhshan Azizi, journaliste iranienne d'origine kurde, et de trois autres iraniennes, Sharifeh Mohammadi, militante des droits des travailleurs, Varisheh Moradi, militante pour les droits des femmes et Nasim Gholami Simiari.

En raison de la violence des coups et des blessures infligées, plusieurs d'entre elles ont perdu connaissance, d'autres ont été mises sous attelle après examen sommaire du médecin pénitentiaire à même la prison et sans bénéficier de soins adéquats. Même pour les cas les plus graves, aucun transfert vers un hôpital en ville n'a été autorisé, privant les intéressées d'une prise en charge médicale d'urgence appropriée. Reprenant conscience, déterminées et résolues, les prisonnières politiques ont aussitôt déclaré leur intention de porter plainte contre leurs bourreaux afin de ne laisser aucune exaction impunie.

Dans un contexte d'accentuation de la répression interne à l'encontre des militants des droits humains et des dissidents politiques, nous nous alarmons de l'accélération, par la république islamique, des exécutions. Celles-ci ont atteint leur paroxysme le 7 août où 29 personnes ont été tuées, dont 26 lors d'une exécution collective à la prison de Ghezel Hesar à Karaj.

A l'abri des regards, et tandis que l'attention médiatique se focalise sur les velléités belliqueuses et l'escalade de tensions au Moyen-Orient, la république islamique d'Iran continue la première des guerres qu'il a engagées depuis des décennies : la guerre contre les femmes et les opposants.

Nous, militant·e·s des droits humains, exprimons notre entière solidarité à l'endroit de toutes les femmes qui continuent, au péril de leurs vies, de se battre pour l'Etat de droit, la paix et la démocratie en Iran.

Solidarité. Plus que jamais, le quartier des femmes s'affirme comme le bastion de la résistance et des luttes pour la liberté. Les femmes qui sont injustement et illégalement détenu·e·s dans les prisons politiques iraniennes forcent notre admiration autant qu'elles appellent à notre nécessaire mobilisation. Aussi, en solidarité à l'endroit de toutes les femmes, mais aussi de tous les hommes, qui continuent de se battre pour l'Etat de droit, la paix et la démocratie en Iran, nous exigeons, au nom de nos organisations : l'arrêt immédiat de la peine de mort, châtiment inhumain et dégradant en Iran, conformément à notre engagement pour l'abolition universelle de la peine de mort et de toutes les exécutions ; la libération de tous les prisonniè·r·es politiques et d'opinion arbitrairement détenus et l'arrêt des poursuites judiciaires en violation des droits de la défense et du droit à un procès équitable ; la mise en œuvre de toutes mesures, et sans délai, par l'Etat iranien de nature à garantir l'intégrité physique et psychique des personnes détenues qui se trouvent sous sa garde partout dans le pays, et notamment au sein du quartier des femmes de la prison d'Evin ; la mise en œuvre d'une enquête pénale internationale indépendante pour que toute la lumière soit faite sur les violences commises à l'encontre des prisonnières politiques de la prison d'Evin dont la plainte doit nécessairement être reçue par les autorités iraniennes. ◆

Ce texte est également publié aujourd'hui dans *El País* et *La Stampa*.

Par
UN COLLECTIF DE MILITANT·E·S DES DROITS HUMAINS

Signataires : **Narges Mohammadi Foundation** (France), Shirin Ebadi **Prix Nobel de la paix** (Royaume-Uni) ; Pierre Haski **Reporters sans frontières** (France) ; Vibe Klarup **Amnesty international Denmark** (Danemark) ; Chirinne Ardakani, **Iran Justice** (France) ; **End Gender Apartheid Campaign** (Etats-Unis) ; Rose Parris Richter **Impact Iran** (Suisse) ; Hamid Cyrus **Médecins sans frontières** (Autriche) ; Raphaël Chenuil-Hazan **Ensemble contre la peine de mort** (ECPM) (France) ; Karim Lahidji **Fédération internationale des droits de l'homme** (FIDH) (France)…

Liste complète des signataires sur *Libération.fr*

SIGNÉ COCO







La nappe du jour

De l'ambient pour buller Traquant micro à la main les bruants à couronne dorée, colibris roux et autres cincles d'Amérique, pour les recréer synthétiquement, les traiter par le biais de filtres chantants ou les enrober de nappes, Patricia Wolf a sorti en juin *The Secret Life of Birds*, disque optimiste. **Patricia Wolf, *The Secret Lives of Birds* (Nite Hive). OLIVIER LAMM**


STÉPHANE RUCHAUD


VINCENT LEROUX

Visite amicale Au musée d'Ennery, des curiosités d'Asie

Dans le XVIe arrondissement de Paris, derrière la porte d'une maison cossue encore dans son jus, on trouve un fabuleux cabinet d'arts et de curiosités, témoignage du goût de sa propriétaire, Clémence Desgranges (1823-1898). L'actrice, compagne du journaliste et dramaturge Adolphe Philippe d'Ennery, a réuni 7000 objets d'art asiatique d'origine chinoise et japonaise. Sans avoir jamais voyagé en Asie, la collectionneuse a tout acheté auprès des marchands spécialisés. Dans les impressionnantes pièces du **musée d'Ennery,** grandes comme des salles de bal, on découvre d'étonnantes vitrines peuplées de petits objets sculptés classés par affinités. Il y a là environ 3000 netsuke – des petites figurines japonaises destinées à retenir un objet suspendu par une cordelette à la ceinture d'un kimono – en bois, en jade, en ivoire, des lions gardiens, des sceaux, des encensoirs, des tirelires et des masques du théâtre Nô…

De ces petits animaux, tortues, lapins, crapauds, chats, pieuvres, Emile Guimet aurait dit: *«C'est une animalerie de chimères sous rêve d'opium.»* C'est un saisissant voyage dans le XIXe siècle que réserve l'annexe du musée Guimet, accessible sur rendez-vous et rouverte en juin après dix ans de travaux. **CLÉMENTINE MERCIER**

Musée d'Ennery (75016)
Visites d'une heure tous les vendredis, à 14 heures et 15 h 30, et les samedis à 10 heures, 11 h 30, 14 h 30 et 16 heures.
Tarif : 9 € sur réservation.

Une BD dans l'herbe







VIRAGES GRAPHIQUES

Aby est en burn-out et fuit son train-train parisien, son job, son mec, pour se réfugier dans un village auvergnat. La coloc de néoruraux qui l'accueille a des airs d'utopie – pas de chambre attitrée, manières décroissantes – et la jeune femme, bien que séduite par ce qui s'apparente à une famille choisie, peine à s'y sentir à l'aise, paumée entre différentes conceptions du partage. Faut-il culpabiliser de prendre des champis en solo? Est-ce fasciste d'aspirer à une brosse à dents individuelle? Les sources de frictions sont nombreuses et ce n'est que seule dans la forêt qu'Aby respire. Entièrement dessinée dans un ton de bleu sombre, ***la Part des lâches*** (Virages Graphiques) de Marguerite Boutrolle saisit à merveille toute la complexité d'une tentative de vie hors normes.

MARIE KLOCK

Stream parfait


WILD BUNCH DISTR.

On est sans nouvelles de Michael Dudok de Wit depuis la découverte en 2016 de sa merveilleuse ***Tortue rouge*** produite par Ghibli. Dix ans de travail assez solitaire pour cette relecture zen de Robinson dans un film d'animation sonore mais sans parole. *«J'ai beaucoup tâtonné, jeté, recyclé. Je voulais une qualité de silence, de pureté, un film contemplatif, mais sans perdre l'attention du public»*, nous expliquait-il à l'époque, disant s'être inspiré d'un voyage aux Seychelles: *«J'ai fait un séjour chez l'habitant. J'ai eu de la fièvre, j'avais de légères hallucinations la nuit, mais tout s'est imprégné en moi, la chaleur, les bruits, les parfums…»*

DIDIER PÉRON

En replay sur France.tv.

Crisp scroll



DR

Depuis quatre ans, tous les week-ends, Jean-Yves Bart s'en va explorer méthodiquement – et selon un tirage confié au hasard – l'une des 526 communes du Bas-Rhin. Une folle entreprise qui n'est pas sans rappeler la démarche d'Eric Tabuchi et Nelly Monier *(l'Atlas des régions naturelles)*, à la différence que Jean-Yves Bart agrémente ses récoltes photographiques de textes d'une drôlerie sans nom. En attendant le livre, rendez-vous sur son compte Instagram **@basrhinaleatoire**.

M.K.

Dites-le avec une punchline

Ne dites pas:
«On va te régler ton compte»

Dites: «On t'allume comme l'avenue des Champs à Noël
Un commando, lunettes Oakley, viennent pas pour citer la Bohème»

Zeu, *JDAY*


Sous l'eau (1965). PHOTO URAGUCHI KUSUKAZU

Rencontres d'Arles : «Ama», le cran des sirènes

Les superbes clichés du Japonais Uraguchi Kusukazu témoignent avec honnêteté du quotidien de pêcheuses-plongeuses longtemps fantasmées en nymphes dénudées.

En apprenant l'existence aux Rencontres de la photographie d'Arles d'une exposition dédiée aux ama, ces *«femmes de la mer»* japonaises qui depuis des siècles s'adonnent à la pêche aux ormeaux et autres créatures aquatiques dans l'archipel, on se laissait envahir par des rêveries sensuelles de plongeuses-sirènes, poitrine apparente et cheveux aux flots, s'enfonçant dans les abysses pour ramener des myriades de perles. Conte issu d'un fantasme collectif ou réalité ? Dès le seuil de l'exposition «Ama», à l'abbaye de Montmajour, une vision légèrement différente s'impose via les incroyables photographies en noir et blanc, aux contrastes marqués, du Japonais Uraguchi Kusukazu. S'y découvre la réalité d'un métier qui s'apprend dès la pré-adolescence et s'exerce parfois jusqu'à l'âge fou de 80 ans : des plongeuses en tenue complète, d'un blanc jurant avec l'obscurité charbonneuse des fonds aquatiques et des champs d'algues tentaculaires. Ici sur le mur, cette image d'une ama frappée par une vague dont elle ressort victorieuse. Là encore, une autre vue de dos qui porte sur son épaule les algues immenses qu'elle vient de collecter.

Pieuvre. *«J'avais le pressentiment qu'il y avait quelque chose de plus extraordinaire encore à trouver derrière les représentations qui ont circulé pendant des siècles et véhiculé une idée de la féminité un peu simplette»*, nous raconte la commissaire de l'exposition, Sonia Voss, qui s'est penchée sur le sujet il y a sept ans. Les ama existent depuis très longtemps – remontant à la période Yayoi, environ 500 av. J.-C., voire à la période Jômon qui l'a précédée –, et ont exercé leur métier seins nus jusqu'au début du XXe siècle, avant d'adopter l'isogi, la fameuse tenue blanche, puis la combi néoprène pour plus de confort et de sécurité. Trop tard, les estampes japonaises avaient marqué les esprits, les dépeignant en nymphes vêtues d'un simple pagne carmin, couleur qu'elles n'ont jamais portée, se faisant parfois dévorer le sexe par une pieuvre (la légendaire estampe *l'Ama et le Poulpe* de Hokusai en 1814). On connaît aussi les clichés de l'ethnologue italien Fosco Maraini dans les années 50, qui a plus laissé cours à sa propre subjugation que retranscrit sous un jour moderne les réalités du métier.

Il fallait très sûrement quelqu'un comme Uraguchi Kusukazu (1922-1988), très proche des ama depuis l'enfance, pour documenter scrupuleusement et honnêtement leur quotidien. Il fallait même un pacte de confiance pour être si près d'elles, jusqu'à entrer dans l'amagoya, un espace de repos dédié aux femmes. Lorsque Sonia Voss est partie à la rencontre du fils du photographe en 2018, elle a trouvé près de 40 000 négatifs à scanner sur 200 000 prises de vues réalisées par l'artiste sur plus de trente ans. *«Ce qui m'a touchée en voyant ses archives, c'est de voir non seulement la régularité avec laquelle il a immortalisé les ama, mais aussi comment la souveraineté et la puissance du corps de ces dernières ont au fil du temps libéré son langage photographique.»*

Perles. Recourant pour les vues sous-marines au Nikonos, appareil lancé en 1963, Uraguchi Kusukazu a suivi les plongeuses dotées de leur simili-burin pour détacher les ormeaux du rocher. C'est animé d'une certaine urgence liée à la disparition de ce métier qu'il a su saisir dans les moindres détails la vie de ces courageuses : désormais les jeunes filles ont accès aux études supérieures, l'industrialisation relègue les ama à l'oubli (elles étaient 70 000 dans les années 50 contre 2 000 aujourd'hui), le réchauffement climatique et la surpêche ont altéré le littoral. Le photographe tenait en parallèle, pour subvenir à ses besoins, un petit commerce spécialisé en accessoires de perles. Les ama, elles, n'en ont jamais pêché. Ça aussi, c'est un mythe, cultivé par l'industrie perlière qui, au début du XXe, payait les ama afin qu'elles leur fassent de la pub. Les fantasmes ont la peau dure. Heureusement, les ama aussi.

JÉRÉMY PIETTE

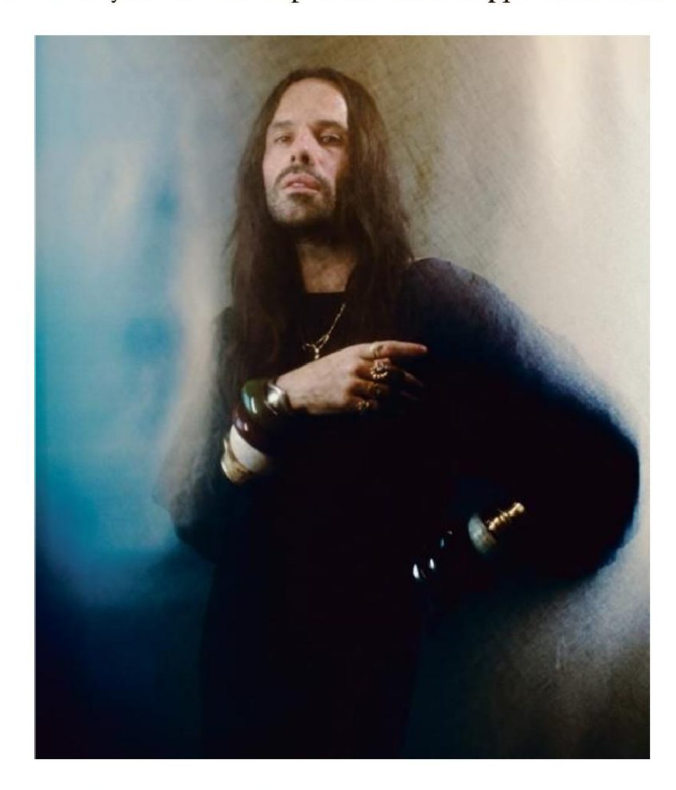
AMA **de Uraguchi Kusukazu à l'abbaye de Montmajour (Arles) jusqu'au 29 septembre.**



DANS L'OMBRE DES CÉLÈBRES (5/6)

Habile habilleur

Jonathan Huguet Cet iconoclaste enjoué et zen œuvre comme styliste de stars auprès d'Isabelle Huppert ou d'Yseult.



Longtemps, dans la rue, Jonathan Huguet a collectionné les *«regarde le gros pédé!»*. Désormais, *«c'est "oh! regarde, Jésus!"»*. Il jubile: *«C'est génial! Les cheveux, la barbe, la robe, y'a manifestement un truc un peu christique qui se diffuse…»* Non, il ne croit pas, *«pas du tout»*, *«ce que j'adore, c'est que c'est tellement décalé. Donc je m'en amuse, je me dis: "J'ai grosso modo deux inspirations pour m'habiller, c'est Cher et Jésus!" J'ai fait un brief d'enfer à mon coach sportif: "Je ne veux pas prendre un gramme de muscle, en gros, tu penses Jésus sur la croix".»* Au café du rendez-vous, en bord de Seine, qu'il a choisi *«parce que c'est le Paris idyllique, mon Paris* Sex and the City*»*, on se gondole de concert. Allègre et convivial, *«Jon»*, contre toute attente.

Il a tout de la créature *fashion*. Roseau androgyne bardé de bagues, sapé pointu, cet après-midi-là en jupe et blouson Miu Miu couplés à un tee-shirt Supreme et à un sac à main Balenciaga. Il officie dans le milieu depuis bientôt vingt ans, styliste pour moult magazines, rédacteur en chef mode de l'arty *Behind the blinds*, et, depuis quelques années, il est de ceux qui font émerger en France un métier rutilant en provenance des Etats-Unis: styliste de personnalités, principalement pour le *«red carpet»*, le défilé glamour sur tapis rouge. Les manitous sont américains, et plutôt des femmes: la pionnière Rachel Zoe (qui œuvre pour Anne Hathaway, Cameron Diaz, Keira Knightley…), Elizabeth Stewart (auprès de Julia Roberts, Cate Blanchett, Jessica Chastain…), Kate Young (pour Michelle Williams, Margot Robbie…), Elizabeth Sulcer (Bella et Gigi Hadid, Kim Kardashian, Adriana Lima…). Law Roach, l'autoproclamé *«architecte de l'image»* qui a notamment bossé sur celles de Zendaya, Céline Dion ou Anya Taylor-Joy, est la figure la plus médiatique du moment, mais Mel Ottenberg tient avec Rihanna un joker majeur.

LE PORTRAIT

Comme la plupart d'entre eux, Jonathan Huguet est au départ styliste dans la presse. On l'a d'ailleurs croisé bébé, ployant sous les sacs de fringues, dans les années 2010: il était le discret assistant de Leila Smara, *fashion editor* de *Next*, le magazine de *Libé*. Le stylisme pour des personnalités (qui représente aujourd'hui 50% de son activité, il fait aussi de la pub) en a découlé: *«Un jour, un ami me dit que Juliette Binoche cherchait quelqu'un pour l'aider à s'habiller pour ses apparitions publiques. Comme on avait fait un numéro avec elle, je la contacte par mail, elle me répond, et hop!»* Autre rencontre décisive, celle d'Isabelle Huppert pour le Festival de Cannes 2016, où l'actrice accompagne *Elle* de Paul Verhoeven: *«Le film est allé jusqu'aux oscars en passant par les Golden Globes, j'ai suivi… une expérience collective géniale.»* Jonathan Huguet reste indissociable de Juliette Binoche et d'Isabelle Huppert, mais sa clientèle (majoritairement féminine) s'élargit. Quand on le rencontre, il s'apprête à habiller Juliette Armanet et Yseult pour les cérémonies des JO, son prochain gros rendez-vous sera la Mostra de Venise où il accompagnera Juliette Binoche, Isabelle Huppert, Alba Rohrwacher, Amira Casar et Souheila Yacoub.

«Styliste de stars, c'est un vrai job, et pas des plus simples, décrypte l'attaché de presse Lucien Pagès, intermédiaire de plus de 150 marques. *Ça implique un vrai travail de recherche pour les looks, mais aussi du pragmatisme, car on n'a pas affaire à des mannequins… Surtout, il faut être très psychologue: le red carpet est stressant pour les personnalités, elles savent que ça va être commenté, souvent durement, et que ça va rester par les images, donc elles expriment cette vulnérabilité, et en même temps avoir du style fait désormais partie du star-system.»* Jonathan Huguet dit que *«c'est ça qui est hyper-intéressant, je dois comprendre qui j'ai en face de moi et son intention, il faut s'adapter aux gens et aux contextes»*. Il parle plus de *«moments»* que de tenues, se voit comme *«une sorte de chef d'orchestre»* d'un ballet qui inclut jusqu'au choix de l'attitude: *«Non seulement le vêtement doit tomber parfaitement, mais il y a une manière de le vendre de la meilleure façon qui soit, et elle passe par la façon dont tu arrives, dont tu poses.»* La supposée légèreté est millimétrée, réglée façon opération commando.

Leur métier les a amenés à côtoyer et à épauler des célébrités, françaises ou internationales. *Libération* a souhaité mettre en lumière ces inconnus du grand public à qui la discrétion ne pèse pas.

Adorateur revendiqué de la fringue, chineur invétéré (notamment de tailleurs Chanel pour son propre usage), Jésus-Jonathan ne sanctifie pas le vêtement, décrit un outil qui doit *«t'apporter de la force, mais tu ne dois pas être porté par lui, c'est l'inverse»*. Mais l'enjeu est important, *«c'est une façon d'exprimer sa personnalité»*. Lui l'a fait dès l'enfance du côté de Lyon: *«J'ai toujours été excentrique, différent des autres.»* Non, le gamin tombé dans la marmite de la mode via la télé et les magazines n'en a pas bavé, loue des parents (à la tête d'une petite entreprise d'électronique) qui n'ont jamais tiqué, y compris le père espagnol. *«Il faut dire que ce côté-là de la famille est haut en couleur, j'ai une tante qui a les cheveux rouges, un cousin transsexuel qui tient un cabaret, une partie est aussi gitane…»* Avec sa mère, qui serait un sosie de Cher, le lien est fusionnel. Pas de souci non plus dans *«le bled paumé»*, ni au collège ni au lycée. *«J'étais pourtant en mode Britney [Spears], hystérique, crop-top et tout, je cousais, customisais… Mais j'ai très vite eu ce déclic de me dire, "à quel moment, en fait, quelqu'un va intervenir dans ma vie en décidant que ça ou ça, je ne peux pas le mettre?" Je crois que ça se sentait que ça n'était pas négociable, que c'était moi, point barre.»*

Baroque dans le look, mais roc dans la trajectoire qui s'est poursuivie par une école de mode à Lyon, puis un premier stage chez Burberry à Paris, avant le chapitre *Next*. Le versant privé est tout aussi carré: en couple depuis quinze ans avec un architecte d'intérieur. On le présuppose stratosphérisé, il suit l'actualité (*«c'est primordial, la mode est une industrie»*), vote (*«bien sûr!»*), a eu *«la boule au ventre comme tout le monde»* entre les deux tours des législatives.

Un styliste de stars doit pouvoir se prévaloir de silhouettes marquantes (lui dit *«iconiques»*, gimmick du milieu), qui font date, virales sur les réseaux sociaux, ces arbitres de la popularité 3.0. Pour Huguet, on peut notamment citer Huppert en robe combinaison vert Cetelem de Balenciaga à Cannes en 2022, Yseult qui monte les marches en tailleur bar de Dior cette année, ou encore une série pour *Vogue* avec Sophie Marceau en plein revival des années 70. Voilà *«Jon»* synonyme du combo audace élégance et de féminité forte. Il pourrait en prendre le melon, mais s'évente qu'on le portraitise. Lucie Pagès le voit *«flamboyant mais jamais hystérique, pas de ceux auxquels côtoyer la célébrité tourne la tête, et lui ne joue pas à la poupée Barbie, ne déguise pas les gens»*. L'intéressé pointe que *«de toute façon, au final, c'est toujours le talent qui décide»*. Pas question de se pousser du col, *el hombre* reste résolument dans l'ombre – tout comme ses tarifs, évacués d'un commode *«ça varie»*. Avoir l'étoffe d'un diplomate est capital dans les coulisses de la mode. ◄

Par **SABRINA CHAMPENOIS**
Photo **DORIAN PROST**



En novembre 1977. PHOTO JAMES ANDANSON. SYGMA. GETTY

Marina Vlady et Vladimir Vyssotski, les montagnes russes de l'amour

Ecorchés vifs En juillet 1967, l'actrice lumineuse au faîte de sa gloire et l'acteur-poète maudit, incarnation torturée de l'âme russe, se lancent dans une relation de douze ans, aussi intense que tumultueuse, et à la conclusion tragique.

Par
VERONIKA DORMAN

Lui. Torse nu, tous les muscles du corps tendus à l'extrême, se débattant entre des chaînes tenues par des gardes, une voix tonitruante venant des tréfonds du monde: Vladimir Vyssotski joue sur les planches de la Taganka, le grand théâtre progressiste de Moscou, l'un de ses rôles les plus spectaculaires – le forçat en rupture de ban Khlopoucha, dans un poème de Sergueï Essenine, *Pougatchev*.

Elle. Blonde comme les blés, visage lumineux de pleine lune, idole de toute l'URSS depuis son incarnation de l'envoûtante Ina, enfant de la sylve scandinave dans *la Sorcière* en 1956: Marina Vlady, actrice française d'origine russe, en visite dans la capitale soviétique à l'occasion du Festival international du film de Moscou, est *«ébranlée par la force, le désespoir, la voix inouïe de l'acteur»* dont elle découvre l'existence ce soir-là (1).

Lui: *«Enfin je vous rencontre.»* Il dépose un baiser sur sa main, dans le tumulte du VTO, le très sélect club-restaurant des artistes où se réunit tous les soirs le gratin de la scène moscovite. Il est amoureux d'elle depuis qu'il l'a vue au cinéma.

Elle: *«Ces premiers mots me troublent.»* Depuis l'ovation assourdissante de la salle à la fin du spectacle, elle était impatiente de le féliciter, mais elle ne l'avait pas reconnu au premier regard, tant l'*«homme jeune, de petite taille, mal habillé»*, se frayant un chemin au milieu des tables, est différent de l'acteur qui *«seul semble capter la lumière»* sur scène une heure plus tôt (1).

Nous sommes en juillet 1967, aux aurores d'une passionnelle histoire d'amour qui durera douze ans, pardessus le rideau de fer et malgré les multiples divergences de ces deux vies trentenaires déjà bien engagées, cinq enfants à eux deux de précédents mariages.

Encyclopédie de la vie soviétique

De métier, sur son livret d'ouvrier, Vladimir Vyssotski, né en 1938 à Moscou, est acteur, diplômé de l'Ecole-studio du théâtre d'Art académique, entré dans la troupe de Iouri Lioubimov au théâtre de la Taganka en 1964. Mais il est aussi, surtout (et à ses propres yeux, essentiellement), poète. Dans le genre très particulier de la chanson d'auteur, ce symptôme du dégel khrouchtchévien: l'auteur, compositeur et interprète sont une seule et même personne, et la façon d'interpréter compte autant que la mélodie et la qualité de la rime. Un genre dont se gorge l'intelligentsia soviétique dans ces années de timide et relatif desserrement de l'étau de la censure. Les enregistrements artisanaux sur magnétophone, lors de soirées privées ou semi-clandestines, circulent sous le manteau, s'échangent de main en main, et finissent par être recopiés par milliers et toucher des millions d'auditeurs, bien au-delà des cercles instruits, au nez des autorités.

Marina Vlady, née la même année à Clichy, est, elle, l'une des jeunes premières du cinéma français. Sur les plateaux depuis l'âge de 10 ans, 44 films déjà, dont quatre sous la direction de son premier mari Robert Hossein; le prix d'interprétation féminine à Cannes en 1963 dans *le Lit conjugal* de l'Italien Marco Ferreri; Lady Percy dans le *Falstaff* de son ami Orson Wells, et tête d'affiche dans *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, dirigée par Jean-Luc Godard… La beauté slave au regard translucide et traits presque trop lisses est au faîte de sa gloire d'actrice.



Le couple en décembre 1977. PHOTO GIANCARLO BOTTI. GAMMA-RAPHO

«Tu n'es pas beau, ton aspect est quelconque»: prime impression que lui fera Vyssotski. *«Tu prends une guitare. Dès les premiers accords, les premières notes, je suis encore plus troublée*, poursuit-elle. *Ta voix, ta force, ton cri qui me touchent.»* Guitare au poing et cordes vocales tendues, c'est la métamorphose. Comme avec la lumière sur scène, Vyssotski absorbe tout l'oxygène de la pièce. Soir après soir, Vlady en sera témoin, d'autant qu'elle deviendra sa muse, sa première oreille, et recueillera *«ces strophes [qu'il] n'a jamais encore chantées à personne»*, qu'il lui lit au petit matin, après avoir planché toute la nuit.

Vladimir Vyssotski, éreintant une guitare à sept cordes, tonne, traîne et scande, plus qu'il ne chante, d'une voix de *«baryton écorché, rauque et râpeux, marqué d'une rudesse un peu animale, sexué comme un brame d'élan. Une voix d'airain. Mais aussi une voix chaleureuse, torride, étrangement torréfiée»* (2). Il perce au début des années 60 avec des chansons voyoutes, au langage fleuri des taulards et petites frappes de rue, des histoires sur le monde carcéral et les bas-fonds, peuplées d'alcooliques et de malfrats, souvent à la première personne, toujours comme s'il en était. Tellement que les auditeurs sont persuadés qu'il a passé des années au goulag. Tout comme les soldats croiront reconnaître un frère d'armes et de tranchées alors qu'il n'a jamais mis les pieds sur aucun front. Il en ira de même des ouvriers, des sportifs, des flics, des alpinistes, des pilotes de chasse… Dans quelque 700 chansons, il aura râlé ou roucoulé par la bouche de truands et de soldats, d'amoureux transis, de patients psychiatriques, d'insectes et d'animaux, réels ou imaginaires, et même d'un papillon épinglé dans un laboratoire d'entomologie, d'un micro et d'une guitare. Pour dresser une véritable encyclopédie de la vie soviétique, un portrait de la conscience du peuple, son peuple.

Rock star anachronique

Pour les Soviétiques, qui l'écoutaient par millions, pour chacun, il était *svoï*, le leur. Ses chansons étaient écoutées et adulées jusque dans les hautes sphères du parti. Il parlait à tout le monde, d'égal à égal, sans condescendance, sauf pour la lâcheté, la fourberie et la mesquinerie, qu'il avait en aversion. Il a chanté l'amitié, l'amour, la fidélité, la liberté au-delà des limites. L'une de ses œuvres les plus emblématiques, par le fond et la forme, c'est la magistrale *Chasse aux loups*, parabole dans laquelle l'artiste dans le viseur du système se mue en loup traqué, un héros tragique voué à la mort qui trouve la force pour le saut ultime et transgresse les règles établies. *«Course éperdue, j'ai les tendons qui craquent/Aujourd'hui encore comme hier déjà, /Ils m'ont pris à la traque, pris à la traque, /Et rabattu sur des tireurs en joie»*.

Mais la chanson absolue, de l'avis de l'auteur et de la postérité, reste l'ode sibérienne au bain de vapeur russe qui raconte le martyre de tout un peuple, sous le joug de Staline, *Ban'ka po-belomu*: un bagnard qui revient après des années passées



Vladimir Vyssotski et Marina Vlady le 6 mars 1980 à Maison-Laffitte, dans les Yvelines. PHOTO JAMES ANDANSON. SYGMA. GETTY

au goulag, un portrait du tyran *«tatoué près du cœur, pour qu'il entende les cœurs se déchirer»*, qui souhaite se purifier, se débarrasser du *«brouillard froid du passé en plongeant dans le brouillard chaud»* de l'étuve. *«Transformer en mémoire les souffrances endurées sous Staline, leur survivre, les sublimer en deuil, en tristesse, en cri, se laver de leurs séquelles morales, tel est le dessein de Vyssotski»*, écrit Yves Gauthier dans *Vladimir Vyssotski. Un cri dans le ciel russe.*

Ces coups de mots et de sons harponnent les cordes profondes de millions d'âmes, hétéroclites et atomisées, et les rassemblent dans un amour sincère et tendre pour la personne de Vyssotski, comme une rock star anachronique. C'est ce qui ressort des témoignages de ses contemporains, de ses amis, de ceux qui ont eu la chance d'assister à l'un de ses 1200 concerts, qu'il donnait comme un forçat, sans jamais s'économiser, à travers toute l'Union soviétique. Parfois plusieurs représentations par jour, devant des stades et dans des appartements privés, dans des usines et des coopératives agricoles, des casernes, des hôpitaux, des écoles, un cockpit d'Iliouchine Il-18 et des paquebots, de Kaliningrad à Vladivostok.

C'est ce dont se souviendra aussi Marina Vlady, dans son poignant livre témoignage, *Vladimir ou le vol arrêté*. Le délire de l'assistance à chaque récital, les brassées de fleurs, son timbre rocailleux qui s'échappe de toutes les fenêtres grandes ouvertes, les soirs d'été. Son travail acharné, entre les tournages, les répétitions le jour, les concerts le soir, l'écriture la nuit, toujours sur la brèche, en équilibre au bord du vide, incapable de se satisfaire des limites imposées par la réalité, le système, son corps, la vie même. Et leur passion, violente et dramatique, qui lui coûta, à elle, sa carrière.

Car pendant les dix années de leur mariage, contracté en 1970 à Moscou, l'actrice ne tourne presque plus, à peine deux films par an, tandis que ses cachets passent en règlement de dédits, toutes ces fois où elle doit abandonner un plateau pour voler au secours de son époux qui s'abîme dans l'alcool. A lui, la rencontre avec Vlady donna un sursis de douze ans. C'est lui qui le dit, dans son dernier poème – *«Je suis vivant, douze ans protégé par toi et par le Seigneur»* – quelques mois avant sa mort à 42 ans, en juillet 1980. *«Sans moi, il serait mort à 30 ans. C'est absolument certain. Et quiconque dit que ce n'est pas vrai prendra mon poing dans la gueule»*, insiste Vlady dans un podcast sorti en 2019.

Parce qu'elle est la seule qui parvient, pendant plus d'une décennie, à l'arracher à son démon. Le *zapoï*, la biture sans retenue pendant plusieurs jours, une façon de boire qui ravage la Russie depuis toujours,

«Tu prends une guitare. Dès les premiers accords, les premières notes, je suis encore plus troublée. Ta voix, ta force, ton cri qui me touchent.»

Marina Vlady

en écrasant l'espérance de vie, principalement des hommes. Avant même qu'ils ne se marient, Marina Vlady découvre *«cet autre monde, l'univers sordide de la cuite à mort»*, dont elle parvient à le tirer ce jour-là, appelée à l'aide par une inconnue. *«Pour toi c'est un miracle, tu as arrêté, ma présence t'a suffi, jamais personne n'avait réussi à stopper le vertige insensé, […] je vais te sauver et j'y crois»*, écrit-elle. L'alcool sera le compagnon indésiré et maintenu tant bien que mal à distance de leur histoire. La drogue, le passager clandestin.

Grâce à son mariage à une actrice de renommée internationale, commodément encartée au PCF, l'artiste soviétique «non sortable», rencontre le monde au-delà du rideau de fer. Son épouse française lui permet de découvrir l'Europe, l'Amérique, Las Vegas, Rome, Paris, Tahiti. C'est Georges Marchais, le patron du PCF, qui intercède auprès de Léonid Brejnev, le secrétaire général du PCUS, pour que Vyssotski obtienne un premier visa de sortie, en 1973. C'est à l'extérieur, en dehors de l'URSS, loin des censeurs, que Vyssotski enregistrera ses premiers véritables albums, les seuls parus de son vivant, dont un à deux voix avec Vlady, en 1974, à Paris. Et celui où il chante deux de ses chefs-d'œuvre, traduits en français par Maxime Le Forestier: *«Pourquoi. Je voudrais savoir pourquoi… Pourquoi?/Elle vient trop tôt la fin du bal/C'est les oiseaux, jamais les balles/Qu'on arrête en plein vol…»*

Fêlure irréductible

Les amoureux ne partagent l'écran qu'une seule fois, et de façon fugace, pour un baiser volé, dans un film (*Elles deux*, 1978) de la réalisatrice hongroise Márta Mészáros. A Budapest, sous la neige de cet hiver 1977, ce sont pourtant des *«retrouvailles ratées»*, se souviendra Marina Vlady. Dans ces années-là, leur mariage, vécu en grande partie à distance, commence à battre de l'aile. Elle fait des allers-retours entre Paris et Moscou, lui sillonne l'URSS et l'Europe avec le théâtre et pour ses films. Il vient de la tromper et elle découvre dans ses yeux une nouvelle addiction, à la morphine. Vlady *«n'a aucune prise sur ce nouvel ennemi»*, dont elle ne connaît pas l'existence, par *«aveuglement volontaire»* ou *«naïveté imbécile»*, et qui finira par triompher de l'indomptable poète. Tout son amour et sa dévotion ne sauront, in fine, conjurer la fêlure irréductible qui traverse et aspire l'âme de Vyssotski: cet *«exil en [lui]-même»*, comme elle l'appelle joliment. Vladimir Vyssostski ne vit que quand tout hurle, explose et se déchire. Le reste l'ennuie.

Lui. 23 juillet 1980: *«J'ai arrêté, veux-tu encore de moi? J'ai un billet et un visa pour le 29.»* Elle. 25 juillet, décroche le téléphone à la lisière du matin: *«Volodia est mort.»*

Le décès de Vladimir Vyssotski ne fut signalé en URSS que par un entrefilet au bas d'une page de journal, ce qui n'empêcha pas des funérailles populaires colossales. Le centre de Moscou était bouclé pour cause de Jeux olympiques, mais les cordons de police n'ont pas réussi à endiguer le flot: plus de 100 000 personnes ont afflué pour former une file d'attente de 9 kilomètres devant le théâtre de la Taganka, où la dépouille était exposée pour un ultime adieu.

(1) *Vladimir ou le vol arrêté* de Marina Vlady, Fayard 1987.

(2) *Vladimir Vyssotski. Un cri dans le ciel russe* d'Yves Gauthier, Transboréal, 2015.

DEMAIN ***BILLIE JEAN KING ET BOBBY RIGGS***

Le cosmopolitan, sex and the 90s

Au goût du jour d'avant (2/6) Toute la semaine, on revisite les mets devenus ringards. Aujourd'hui, le cocktail popularisé par la série «Sex and the City», tombé de son piédestal, et presque dans l'oubli.

De la vodka, du triple sec, du citron vert et du jus de cranberry, servis dans un verre à martini : le cosmopolitan a été, dans l'imaginaire collectif des années 90-2000, le cocktail sexy par excellence. On n'emploie pas le mot «sexy» innocemment : le «cosmo» a atteint le statut de quasi-icône en figurant dans la série culte *Sex and the City* – diffusée par HBO aux Etats-Unis entre 1998 et 2004, et dans les années 2000 en France. *«Quand on pense au cosmo, on pense à* Sex and the City, *mais ça me fait marrer parce que quand on est bartender on sait que, si on le fait bien, ça ne peut pas avoir la tronche que ça a à l'écran»*, s'amuse Margot Lecarpentier, fondatrice du bar Combat à Belleville (Paris) et mixologue du groupe Alain Ducasse. *«Le jus de cranberry, pour qu'il soit bon, il faut le prendre non filtré en magasin bio, ça ressemble à de la purée de betterave, pas à quelque chose qu'on met dans un cocktail rose et transparent»*, dit-elle.

Féminité. Carrie, Samantha, Charlotte et Miranda, alors symboles des femmes puissantes et libres, en descendaient pourtant tant à l'écran qu'il est probablement l'un des premiers cocktails qu'on ait voulu goûter lorsque l'on a quitté le nid familial pour gagner la capitale au mitan des années 2000. Certes, on faisait partie de cette catégorie de la population qui n'avait jamais vraiment bu de cocktail, les mélanges de type coca et whisky ou rhum bas de gamme constituant jusqu'alors le summum de l'élaboration de boisson mélangée. Cet élégant verre triangulaire et à pied, qui obligeait à une ravissante cassure du poignet ou à déposer ses doigts délicatement autour du verre pour le porter à la bouche, rempli d'un liquide rose orangé, nous semblait être le summum de la distinction et de la féminité.

Car le cosmo était alors perçu comme une boisson hautement, voire exclusivement féminine. Si vous commandiez un whisky sec et votre compagnon de libations un cosmo, il y avait au moins neuf chances et demie sur dix pour que vos boissons vous soient servies à l'envers. *«La recette actuelle a été développée à la fin des années 80, soutenue par la marque Absolut qui vient de créer sa vodka citron. Certains pensent que le mérite revient à la bartender Cheryl Cook qui aurait imaginé ce twist plus sucré et fruité du martini pour toucher les femmes,* relate le site La boîte à cocktails. *D'autres estiment que c'est Toby Cecchini qui l'a popularisé en revisitant un classique des bars gays de San Francisco – vodka, jus de citron et grenadine.»*

Mais que s'est-il passé pour que le cosmo soit qualifié de «classique» voir «mythique»… et tombe trente ans plus tard quasiment dans les oubliettes de l'histoire du *mixed drink* ? *«Le cosmo est emblématique des années 90, on utilisait alors des ingrédients de très mauvaise qualité dans les cocktails,* avance Margot Lecarpentier. *Ça donnait des boissons très sucrées, les gens se sont lassés et sont devenus plus exigeants.»* Le pullulement des bars à cocktails et autres *speakeasy* dans les années 2000-2010, utilisant des ingrédients plus soigneusement sélectionnés, a participé à affiner les palais. Lesquels ont bien fini par se rendre compte qu'à moins de souffrir d'une infection urinaire (la consommation de jus de cranberry est alors recommandée), il était grand temps de laisser le cosmo à sa place, c'est-à-dire dans son écran de télé…

Come-back. Pourtant, les modes étant un éternel recommencement, Margot Lecarpentier prédit le come-back du cosmo, à la faveur de la remontée de *hype* de l'esthétique des années 90. *«Pendant longtemps, c'était ultra-kitsch mais le cosmo ne peut que revenir, comme l'espresso martini qui explose en ce moment.»* Au printemps, elle a tenu durant trois mois un pop-up au Meurice, un palace parisien, où elle a réimaginé le cosmo, version années 2020. *«C'est peut-être parce que c'est mon préféré, mais ça a été mon best-seller.»* D'aspect, il ressemblait au cocktail palot de la série mais dans *«un goût décalé, avec une signature amère à base de safran, raisin, gin, saké, liqueur de prune umeshu, un peu d'absinthe, du Campari, de l'Aperol, du vinaigre de fleur et du verjus de raisin. Quand on le boit on retrouve ce côté bonbon acidulé mais avec un côté plus confit, plus dans l'infusion. Là où il y avait un aspect un peu artificiel j'ai travaillé sur l'acidulé et le côté confit. C'est mon préféré, quand je le vends ça fait de l'effet aux gens.»* De quoi donner l'espoir à tous les recalés de l'histoire du cocktail de revenir, un jour, en haut de l'affiche.

KIM HULLOT-GUIOT



Dans les années 90, le cosmo était le cocktail sexy par excellence. PHOTO B. HOLDEN. GETTY IMAGES.

DEMAIN ***LE VELOURS DE BALSAMIQUE***

FICTOSEXUEL, FAN FIC-FION

Les mots pour le queer (2/6) «Libé» aide à y voir plus clair dans le nouveau vocabulaire des genres et de la sexualité. Aujourd'hui, l'attirance sexuelle pour les personnages irréels.

En tant que dessinateur·rice, Naël·le, passe beaucoup, beaucoup de temps la tête dans des mondes imaginaires. La fiction rythme son quotidien, fait irruption jusque dans ses désirs. *«J'éprouve de l'attirance sexuelle pour des personnages fictifs, comme Legolas dans* le Seigneur des anneaux, *des elfes, ou Illidan Hurlorage de* World of Warcraft*»*, raconte l'Auvergnat·e de 32 ans. Naël·le est fictosexuel·le, une orientation sexuelle dirigée vers les personnages fictifs. Dans la famille ficto (sexuel ou romantique), on peut en décliner les membres quasiment à l'infini. Votre kiff, c'est un personnage issu de dessin animé ou de comics ? Cartosexuel. De jeux vidéo ? Gamosexuel. De films ou de séries ? Inreasexual. Mention spéciale pour les fans de vampires (tobusexuel) et les fantômes (spectrosexuel). C'est grave, docteur ? *«Contrairement aux troubles mentaux tels que l'érotomanie, où l'individu croit imaginairement à une relation mutuelle qu'il ne peut pas avoir, la fictophilie n'implique généralement pas de telles hallucinations»*, pose une étude finlandaise sur le sujet. Elle ne l'assimile ni à un problème ni à un trouble.

Parmi ces fictosexuels, certains peuvent tout de même ressentir de l'attraction pour des personnes réelles. Pas Naël·le : *«J'ai pu en ressentir pour quelqu'un d'inaccessible, comme l'acteur Henry Cavill, qui joue dans* Superman. *Mais s'il me proposait quelque chose, je ne voudrais plus. Tout ce qui est réel ne m'intéresse absolument pas.»* Sa fictosexualité n'est pas qu'affaire de rêverie. En pensant à des personnages fictifs, Naël·le se masturbe parfois. Quand un personnage lui plaît, iel écrit des histoires et dessine. *«Je n'ai pas besoin de le vivre, je l'écris. C'est largement suffisant pour moi. Le fantasme est assouvi.»*

Cela ne l'empêche pas d'avoir une vie quotidienne pleine d'amour. Sa famille proche est au courant, son mari, aussi. *«Au début, il était un peu jaloux. Mais il est le seul à pouvoir avoir mon amour éternel. Les personnages, je ne leur donne rien»*, remarque-t-iel. Cela ne les a pas empêchés non plus d'avoir un enfant, qui court joyeusement dans ses pattes quand iel est au téléphone. Comment peut-on être asexuel et avoir un enfant ? La question fait sourire. *«C'est une chose fréquente chez les asexuels. Si on a un objectif en tête, donner du plaisir à notre partenaire ou concevoir un enfant, ça ne change rien à l'attirance sexuelle qu'on n'a pas. Mais je peux passer outre.»*

MIREN GARAICOECHEA

DEMAIN ***SKOLIOSEXUEL***



Alekseï Kourbaltinov perd chaque année entre 30 et 40 bêtes à cause des exploitations aurifères.



Des gravières et des dunes de sable cernent le camp de l'éleveuse.



Alla Kourbaltinova, 64 ans, élève 215 rennes en Yakoutie méridionale. PHOTOS NATALYA SAPRUNOVA

Rois et rennes de Sibérie

Hors saisons (1/5) Il n'y a pas que le «hors champ» ou le «hors cadre»... Cet été, le service photo de «Libé» invite à découvrir d'autres espaces en marge. Aujourd'hui, Natalya Saprunova nous éveille à la culture des Evenks et nous alerte sur la précarité de leur existence.

NATALYA SAPRUNOVA
Née en 1986 à Mourmansk, région arctique de la Russie.

Dans le Nord-Est de la Sibérie, la Yakoutie recèle d'innombrables richesses comme l'or et les diamants, mais aussi des cultures indigènes, dont les Evenks. Ce peuple autochtone d'éleveurs de rennes parcourt les forêts de Sibérie depuis des siècles. Au cours des années 40 à 70, ils ont guidé les explorateurs russes vers les gisements et leur ont enseigné comment vivre dans la rudesse du climat. Aujourd'hui, leur territoire est dévasté par les forages, la taïga est abattue et les nappes phréatiques sont polluées. C'est leur subsistance même et tout l'écosystème auquel ils appartiennent qui est menacé. Le travail immersif de Natalya Saprunova nous fait partager leur vie et leurs coutumes, témoignant des ravages du capitalisme.

ÉMILIE ROUY

Retrouvez notre diaporama sur *Libération.fr*

A Iengra, Galina s'est convertie au christianisme en 1992.



Une mine diamantaire implantée sans autorisation à Syuldyukar.



Les Evenks troquent leurs fourrures contre la vodka des Russes.

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres Tome 2

Par Emil Ferris éditions Monsieur Toussaint Louverture



CLAC! CLAC! CLAC!

KARE. KAREN! RÉVEILLE-TOI! ALLEZ... TU RECOMMENCES À SOMNAMBULER... T'ES... HEU... T'ES... DANS LE SALON À LÉCHER LA MOQUETTE!

J'ÉTAIS ALLONGÉE DANS UNE FLAQUE DE SALIVE, ET LE GOÛT SUR MA LANGUE, C'ÉTAIT COMME L'INTÉRIEUR D'UN ASPIRATEUR...

DEEZE, J'AI FAIT UN RÊVE... SUR... SUR...

OUAIS, AU LÉCHAGE DE MOQUETTE, JE DEVINE QUE...

... C'ÉTAIT UN TRUC DE GOUDOUS ?



Moi, ce que j'aime, c'est les monstres, tome 2, est la conclusion du journal graphique fictif d'une jeune fille de 10 ans, Karen Reyes, qui tente d'élucider le meurtre de sa bien-aimée et énigmatique voisine du dessus, Anka Silverberg, une survivante de l'Holocauste. Dans ce deuxième livre, les sombres mystères du passé et du présent continuent d'abonder au cours de l'été 1968, tumultueux et violent, à Chicago.

EMIL FERRIS
MOI CE QUE J'AIME C'EST LES MONSTRES tome 2, Monsieur Toussaint Louverture, à paraître en novembre.

LE PUZZLE DE COCO



Règlement complet sur Libération.fr ou en flashant ce QR code.

L'Assemblage estival
Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août 2024 une pièce du puzzle.
A gagner : un dessin original et dédicacé de Coco (10 gagnants tirés au sort).
A renvoyer à : Libération – Puzzle 2024 – 113 avenue de Choisy – 75013 Paris.

LE QUIZ DU JOUR

Dans les coulisses de l'Eurovision

Par **DAMIEN COTTIN** et **FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ**

1 Pourquoi Dani, qui représentait la France, n'a pas chanté au concours de 1974 ?
A Sa robe s'est déchirée avant son entrée en scène.
B Le texte de sa chanson évoquait le sexe de façon trop explicite.
C En raison du deuil national décrété après la mort de Georges Pompidou.
D En protestation pour le caractère antinapoléonien de *Waterloo*, la chanson d'Abba.

2 En 1968, Isabelle Aubret (France) termine troisième avec sa chanson *la Source*, inspirée par...
A Le film *la Source* d'Ingmar Bergman.
B Le roman *Manon des sources* de Marcel Pagnol.
C Le quartier d'Orléans où est née la chanteuse.

3 Après la victoire surprenante de la Belge Sandra Kim en 1986, quel changement de règlement est intervenu ?
A Une limite de six personnes sur scène.
B L'obligation de chanter dans la langue de son pays.
C L'instauration d'un âge minimum.
D L'interdiction d'avoir des animaux sur scène.

4 Pourquoi la Finlandaise Krista Siegfrids a-t-elle fait scandale en 2013 ?
A A cause de sa tenue transparente.
B Pour avoir embrassé sur la bouche une de ses danseuses.
C Pour avoir lancé un juron après s'être trompée dans les paroles.
D En raison d'une publicité pour une boisson gazeuse visible sur son costume.

5 En 2014, qu'est-ce que la victoire de la drag-queen autrichienne Conchita Wurst aurait provoqué, selon l'Eglise orthodoxe ?
A Une éclipse de Lune au-dessus des Balkans.
B Des inondations meurtrières en Serbie et en Bosnie.
C Une sécheresse en Grèce.
D Un carambolage sur une autoroute en Bulgarie.

6 Laquelle de ces stars a participé sans jamais gagner ?
A Patricia Kaas.
B Julio Iglesias.
C Nana Mouskouri.
D Olivia Newton-John.

7 Plusieurs langues régionales ont représenté la France, mais pas...
A L'occitan.
B Le breton.
C Le créole.
D Le corse.

8 Quelle candidate de nationalité française n'a pas représenté Monaco ?
A Françoise Hardy.
B Séverine.
C Michèle Torr.
D France Gall.

9 Quelle chanson animalière a concouru ?
A *La Ferme* des Fatals Picards.
B *Le lion est mort ce soir* de Pow Wow.
C *Papa Pingouin* de Sophie et Magaly.
D *Le Chien* de Bénabar.

Réponses : 1-C ; 2-A ; 3-C ; 4-B ; 5-B ; 6-A, B, C et D ; 7-A ; 8-D ; 9-C.

UN POCHE POUR LA PLAGE



Aujourd'hui, le cinéaste allemand Werner Herzog nous conduit à sa suite dans une aventure de Munich à Paris, un merveilleux «pèlerinage» amical.

Avec *Sur le chemin des glaces*, le cinéaste Werner Herzog nous invite à le suivre dans une aventure très minimaliste, bien loin de son film *Fitzcarraldo* et de sa démesure. A l'automne 1974, le réalisateur allemand décide d'aller à pied de Munich à Paris. Peut-être que l'habite le souvenir du poète Hölderlin qui se rendit ainsi en 1801 jusqu'à Bordeaux en plein hiver. Herzog a appris la maladie de Lotte Eisner, grande historienne du cinéma. Elle vit à Paris et le cinéaste imagine que, s'il marche, comme si c'était un vœu de moine, son amie survivrait. Pendant trois semaines le réalisateur de *Les nains aussi ont commencé petits* tient son journal de marche. Il s'apparente à un épisode somnambulique, certainement parce que le lire cinquante ans après fait ressentir comment les paysages – allemands, vosgiens, franciliens – ont changé depuis.
Herzog a les pieds en sang, ressemble à un vagabond, a froid, est épuisé. Il dort dans des ruines, pénètre par effraction dans des résidences secondaires. Il effraie, croise des animaux comme s'il en était un lui-même. Ses images s'empreignent avec force. Des lampes *«accrochées à des jougs de bœufs»*, un village *«noyé dans sa propre lumière»*, *«une petite vieille aux jambes torses, la folie sur le visage»* poussant un vélo, des vieux paquets de cigarettes sur les bascôtés de la route gorgés d'eau, aux *«allures de cadavres»*… La fin du «pèlerinage» est un merveilleux moment d'amitié.

FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

WERNER HERZOG
SUR LE CHEMIN DES GLACES
Payot, traduit de l'allemand par Anne Dutter, 112 pp., 7,30 €

LE CHIFFRE À LA CON

